

Le Royaume du Kongo et ses voisins

J. Vansina

(à partir d'une contribution de T. Obenga)

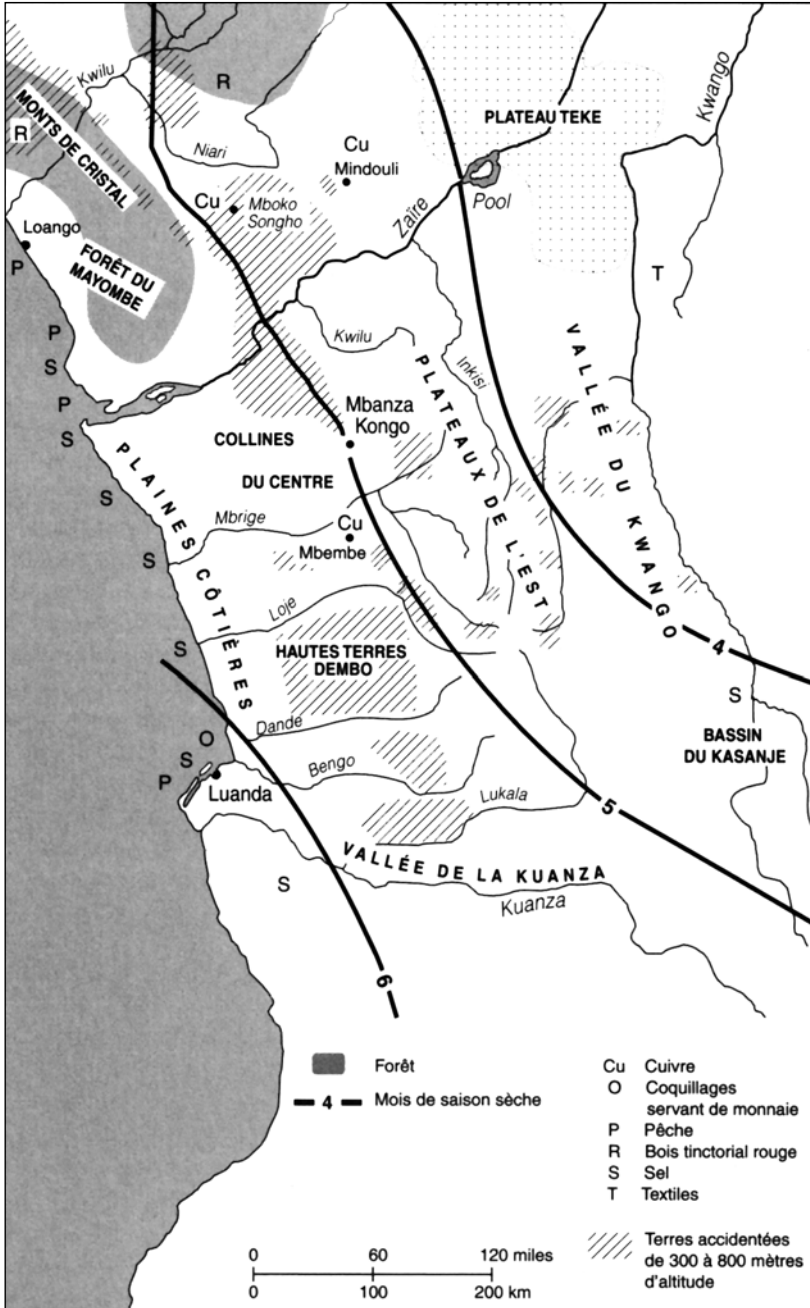
La partie occidentale de l'Afrique centrale, au sud des forêts équatoriales, est habitée par des peuples parlant des dialectes de la langue kikongo et de langues étroitement apparentées¹. Cette unité est renforcée par une unité culturelle profonde. Ce groupe ethnolinguistique occupe un territoire allant du Gabon méridional au plateau de Benguela et de l'océan jusque bien au-delà du Kwango. Au nord-est, ce complexe a toujours avoisiné une aire teke centrée sur les plateaux bateke et, au sud, une aire ovimbundu sur le plateau de Benguela. L'histoire de cette région est bien documentée depuis le XVI^e siècle. Pour la période allant de 1500 à 1800, on estime à plus d'un demi-million le nombre de pages écrites à l'époque contemporaine, chiffre jamais atteint pour n'importe quelle autre partie du continent de taille comparable.

Depuis un siècle, de nombreux textes et guides ont été publiés², tandis qu'une école historiographique s'est développée depuis le XVII^e siècle³. Il est évident que ce chapitre ne peut être qu'une introduction où même la bibliographie plus récente se doit d'être sélective.

1. M. A. Bryan, 1959, p. 56-62; T. Obenga, 1969 et 1970.

2. Aperçu des sources contemporaines: A. Brasio, 1952-1971; T. Filesi et E. de Villapadierna, 1978; L. Jadin, 1961 et 1975; et les travaux de A. Felner, L. M. Jordão, J. Cuvelier et F. Bontinck. Bibliographies dans W. G. L. Randles, 1968; J. K. Thornton, 1983b. Parmi les auteurs du passé: G. Cavazzi, 1965 (1687); O. de Cadornega, 1940 (1681); O. Dapper, 1668; L. Degrandpré, 1801; F. de Pigafetta, 1591; A. Proyard, 1776; E. da Silva Correa, 1937 (1782), sont les plus importants.

3. J. K. Thornton, 1983b, p. XVII-XX, pour l'historiographie récente.



19.1. Topographie et ressources naturelles du Kongo (d'après J. Vansina)

Le mouvement historique de ces terres fut fort différent aux XVI^e et XVII^e siècles de ce qu'il sera par la suite. En effet, les grands espaces furent organisés par l'homme qui utilisa des structures politiques pour former des États. Mais après 1665 environ, ces espaces furent réorganisés sur une échelle plus vaste encore, les États devenant bien moins importants, qui obéissait aux impératifs d'une structure économique particulière : celle à laquelle la traite intensive des esclaves a donné naissance. Aussi aborderons-nous les premiers siècles en privilégiant l'histoire des royaumes pour ne nous pencher sur le commerce que lorsque sa dynamique en aura provoqué le déclin.

Les potentialités de ces régions sont conditionnées par l'orographie et par le régime des pluies. Les terres fertiles se retrouvent dans les vallées où la saison sèche est courte. Mais cette saison varie de deux à six mois suivant la latitude et suivant l'éloignement de la côte, celle-ci étant plus sèche. Le caractère généralement montagneux des territoires explique pourquoi la population, dans sa quête d'un environnement meilleur, était inégalement répartie, des contrées peuplées, de la taille d'un petit district ou d'un centre provincial, alternant avec des déserts. La région la plus favorisée par la diversité des environnements se situait au nord du fleuve Zaïre/Congo, de la côte à la région appelée Mayombe. On y trouvait, de plus, des gisements miniers (cuivre, plomb, fer) intéressants. C'est là que virent le jour les deux plus grands États de la côte : les Royaumes du Kongo et du Loango.

Depuis 400 ans avant l'ère chrétienne au moins, des agriculteurs parlant des langues bantu occidentales étaient installés au nord et au sud du bas Zaïre, y cultivant ignames, légumes et palmiers. Ce peuplement fut renforcé par l'arrivée, de l'est, de communautés parlant des langues bantu orientales entre le III^e et le V^e siècle. Celles-ci cultivaient des céréales et élevaient, là où la mouche tsé-tsé le permettait — en Angola surtout —, des bovins. Avant cette arrivée, la métallurgie du fer avait pénétré dans la région dès l'an 100 ou même plus tôt. Enfin, la culture de la banane vint compléter le système de production, peut-être au cours du VI^e siècle⁴.

Dès lors, les organisations sociopolitiques devinrent plus complexes et des chefferies se formèrent entre l'océan et le fleuve, en amont du Pool. Ce fut dans la zone la plus riche au nord du bas Zaïre, dans la région de Mayombe, que la division du travail régional fut le plus poussée. Vers 1500, les riverains de la mer fournissaient le sel et le poisson et avaient converti la plaine côtière de Loango, vers l'estuaire du Zaïre, en une immense palmeraie produisant de l'huile de palme. Les riverains de l'estuaire étaient potiers et, à l'intérieur des terres, on produisait du cuivre et du plomb de Mboko Songho à Mindouli et du fer dans la région de Manyanga (Nsundi). Plus au nord, près de la lisière de la grande forêt, on cultivait le palmier raphia et on produisait des tissus en grande quantité. Enfin, là et au cœur

4. J. Vansina, 1984b.

de la forêt, des produits forestiers tels que le bois tinctorial rouge étaient échangés contre des produits de la savane. C'est ici que prit naissance la civilisation kongo. La civilisation teke, quant à elle, s'est développée sur les plateaux mais à partir d'emprunts à des groupes vivant à la lisière de la forêt et voisins des groupes kongo, et d'apports — au moins de conception politique — venant du moyen Zaïre/Congo. Le Royaume teke mentionné dès 1507 est peut-être le plus ancien de tous. Du moins il était réputé l'être au XVII^e siècle⁵.

Le Royaume du Kongo prit naissance dans la chefferie vungu, au nord du fleuve⁶. À cette époque, des chefferies et même de petits royaumes et des conglomérats de chefferies couvraient tout le pays en aval du fleuve, aussi bien au nord qu'au sud. Le père du Royaume du Kongo, Nimi Lukeni, fonda Mbanza Kongo à l'emplacement actuel de São Salvador et son royaume se constitua autant par alliance avec le chef local, le *kabunga*, et avec un roi qui, plus à l'est, dirigeait le Mbata dans la vallée de l'Inkisi, que par la conquête d'autres territoires vers la mer et vers la basse vallée de l'Inkisi. La date de la formation du royaume est inconnue. Certains auteurs soulignent la durée d'un processus qu'ils font débiter, par raisonnement analogique, au IX^e siècle⁷. D'autres se limitent à la date de la fondation de ce royaume qu'ils placent au plus tard vers 1400, au plus tôt un bon siècle auparavant⁸.

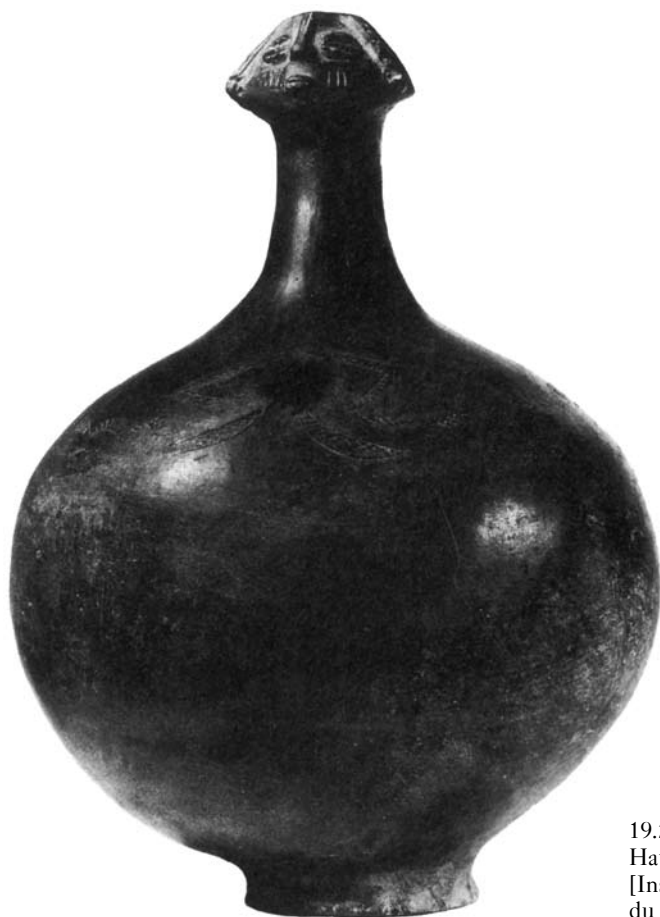
Les érudits s'accordent à penser que la création du Royaume tio est probablement plus ancienne, quoique ce consensus ne repose en fait sur aucune donnée solide. Quant au Royaume du Loango qui se créa non loin de Vungu, au nord du fleuve, certains pensent qu'il a connu son apogée au XVI^e siècle tandis que d'autres, arguant du fait qu'il n'attira pas l'attention de la métropole portugaise avant 1576, avancent qu'il n'était pas encore fort développé, ni probablement très ancien à cette date. Au sud du Kongo, l'État de Ndongo dont le roi portait le titre de *ngola*, qui donna ensuite le mot Angola, était en formation vers 1500. Contrairement au Kongo ou au Loango, qui étaient des coalitions de grandes provinces, le Ndongo se constitua par l'agglomération d'un grand nombre de petites chefferies, confirmant ainsi la tendance à une organisation étatique aux origines bien moins profondes qu'au Kongo et au Loango. En outre, vers 1520, il était encore en partie dépendant du Kongo, tout comme les chefferies dembo qui le séparaient du Kongo proprement dit.

5. O. Dapper, 1668, p. 219 (traduction allemande, 1670).

6. J. Vansina, 1963.

7. Pour le raisonnement, voir M. M. Dufcil, 1980-1981.

8. W. G. L. Randles, 1968, p. 18.



19.2. Poterie yombe.
Hauteur: 37,5 cm.
[Institut des musées nationaux
du Zaïre.]

Une hégémonie: le Kongo

Aux XV^e et XVI^e siècles, un seul État, le Kongo, exerçait une hégémonie sur toute la région entre le plateau de Benguela et les plateaux bateke, et de la mer au-delà du fleuve Kwango. Vers 1500, les frontières de l'État lui-même suivaient la rive du fleuve Zaïre, de l'embouchure jusqu'à son confluent avec l'Inkisi, et dépassaient le fleuve par endroits vers le nord, notamment au Manyanga. Il incluait le bassin de l'Inkisi et toutes les terres au sud jusqu'à la Loje. Il était en expansion vers le sud et peut-être vers le Kwango, influençait toutes les formations politiques, à l'exception du Royaume tio, et levait parfois des tributs sur elles. Le royaume à proprement parler était très peuplé, mais nous ne disposons que d'estimations

très approximatives pour déterminer le nombre de ses habitants. La plupart des auteurs acceptent le chiffre de 2 millions, mais un auteur avance qu'il y avait 4, et même 8 millions d'habitants, tandis qu'un autre refuse de dépasser le demi-million⁹. Les régions influencées par le Kongo ont eu au plus une population égale à celle du Royaume. Celle du Royaume tio devait être fort basse, sauf autour du Pool Malebo.

Vu le rôle crucial du Kongo dans l'évolution historique de la région, il convient de présenter le schéma de son organisation. Il était divisé, à la base, en une grande ville, la capitale Mbanza Kongo, et la campagne. Trois couches sociales bien définies coexistaient. La noblesse, les villageois et les esclaves se différenciaient par leur statut légal, leurs occupations et leur style de vie. La langue exprimait cet écart par une terminologie qui opposait les notions de « civilisation » et de « politesse », associées à la vie urbaine, au concept de « rusticité », propre à la campagne. Le même vocable signifiait « esclave » et « captif de guerre », indiquant par là la provenance des esclaves¹⁰. La noblesse était la charpente du royaume et la ville en était le moyeu. Les nobles vivaient en ville, sauf lorsqu'ils devaient occuper des commandements en province. La haute noblesse se composait des parents du roi ou de l'un de ses prédécesseurs. Elle était composée de maisons bilatérales liées entre elles par des alliances matrimoniales et par le fait que des individus appartenaient à plusieurs maisons à la fois. Face aux villages, la noblesse formait bloc. La matrilinearité déterminait l'accès à la terre, la résidence et la succession à la tête du village¹¹. La cohésion sociale était bien plus faible entre villages qu'au sein de la noblesse. Ici, le roi nommait ses proches parents aux postes clefs en matière de gouvernement des provinces, de magistrature supérieure ou d'administration fiscale. La royauté était élective, le conseil royal comprenant 12 membres, dont 4 femmes, représentant, selon A. Hilton, les clans des grands-parents du roi¹². Malgré cette institution, les luttes pour la succession ont été monnaie courante. À la suite de l'une d'entre elles opposant les seigneurs du Nord à ceux de la capitale et du Sud, Nzinga Mbemba, connu aussi sous le nom d'Afonso I^{er}, succéda à son père Nzinga Nkuwu en 1506¹³.

Les rois, grands polygames, avaient beaucoup d'enfants et leur maison atteignait rapidement de grandes proportions. Après vingt-cinq ans de règne,

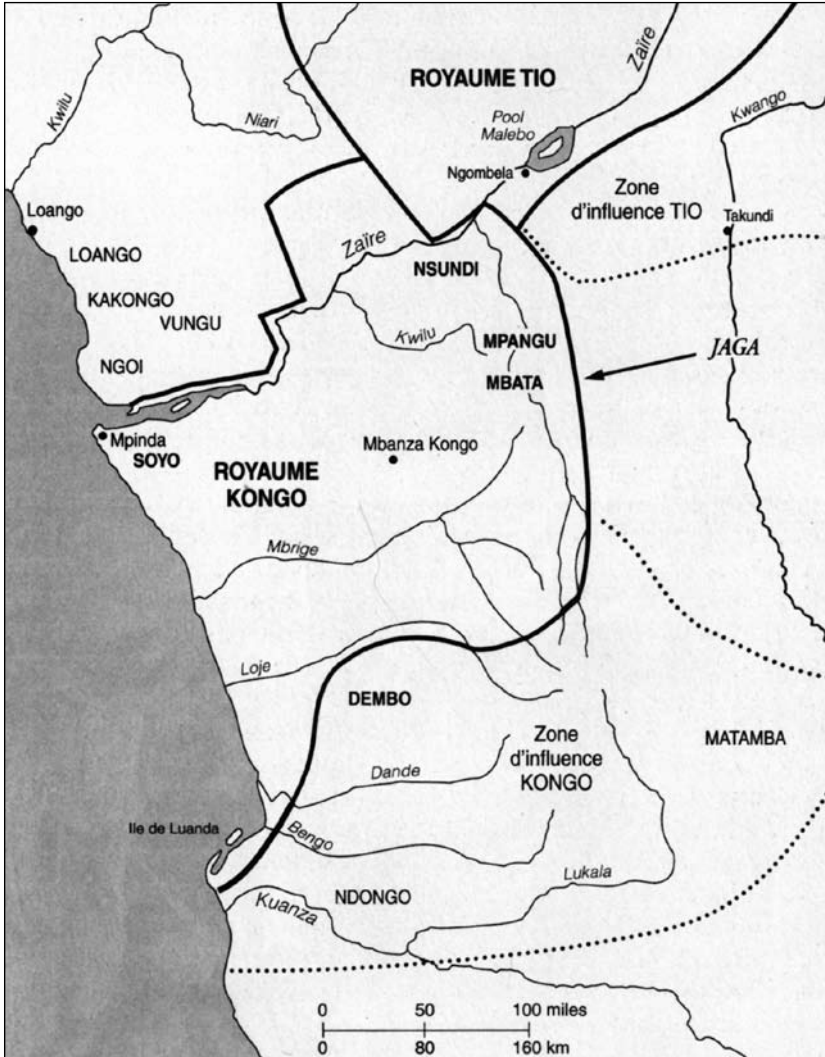
9. J. K. Thornton, 1977a; W. G. L. Randles, 1968, p. 146-148.

10. J. K. Thornton, 1983b, p. 17 et 21-22; J. van Wing et C. Penders, 1928: *kifuka* (urbanité), *kifuka kia utinu* (cour du roi), *wata* (rusticité), *vata* (cultiver), *evata* (village). Ce dictionnaire, qui date de 1650-1652, fut établi sans doute par Reboredo, chanoine et cousin du roi, et reste une des sources principales pour l'étude des mentalités.

11. A. Hilton, 1985, donne une série d'indications; la preuve vient de J. van Wing et C. Penders, 1928: *unguri* (parenté), *unguri ankana* (seigneurie, titre encore en usage vers 1900 parmi les Suku du Sud) et *nguri* (mère). Le préfixe *u-* indique l'abstrait et l'expression traduite par « seigneurie » indique que l'on percevait un territoire comme une parenté élargie, *unguri* signifiant « le principe de la mère ».

12. A. Hilton, 1985, p. 194.

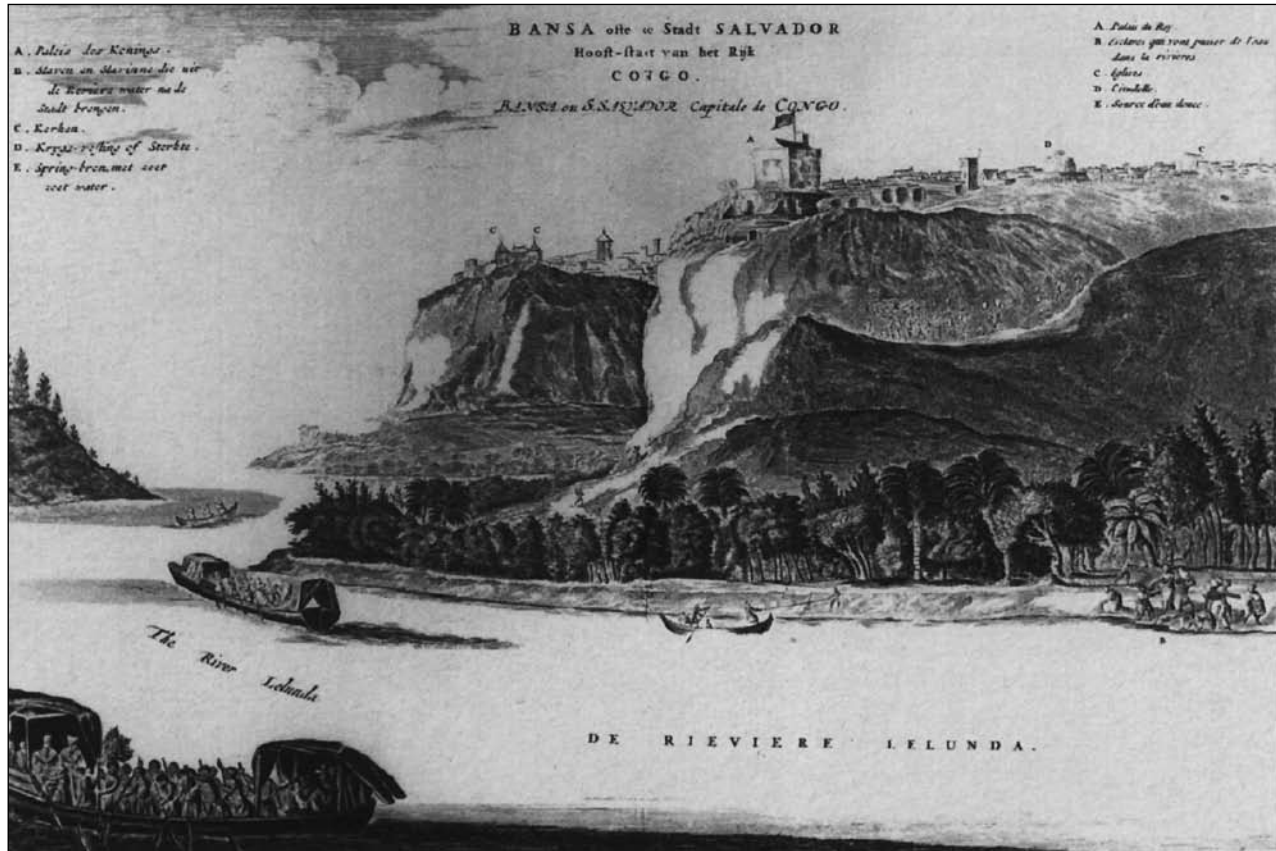
13. L. Jadin et M. Dicorato, 1974, p. 54-64.



19.3. Le Kongo et ses voisins au XVI^e siècle (d'après J. Vansina).

Afonso avait 300 petits-fils et arrière-petits-fils¹⁴ et sans doute autant de neveux et de petits-neveux. L'épouse principale du roi devait être une fille ou une sœur du gouverneur de Mbata, province où le gouvernement était héréditaire dans la parenté matrilineaire des Nsaku Lau. Le prince régnant là se mariait à son tour avec une proche parente du roi. D'une branche de sa parenté, les Nsaku Vunda, provenait le dignitaire religieux suprême du

14. *Ibid.*, p. 181.



19.4. São Salvador, capitale du Kongo, sur le site de Mbanza Kongo.
 [Fondation Dapper, Paris.]

Royaume, le *mani kabunga* (seigneur) de Mbanza Kongo, qui était responsable du culte de l'esprit territorial de la région de la capitale. Les deux seigneurs des Nsaku intronisaient le roi. On voit clairement comment s'est constitué le Royaume à l'origine.

Le Kongo, gouverné par un réseau de parents du roi, n'en était pas moins fortement centralisé. Le roi nommait les gouverneurs territoriaux sauf celui de Mbata et, après 1491, celui du Soyo où se trouvait le port du Royaume, à Mpinda. Il démettait les gouverneurs et autres fonctionnaires à son gré. La noblesse n'avait pas de charges héréditaires, vivait, oubliée, à Mbanza Kongo : à chaque génération, sa hiérarchie était redéfinie par rapport aux nouveaux rois. La centralisation était encore favorisée par l'existence d'une monnaie dont l'émission était contrôlée par le roi. Il s'agissait de



19.5. Vase *nzimbu*.

[Musée universitaire de Kinshasa, Zaïre.]

coquillages d'*Olivancilaria nana*, appelés *nzumbu*, provenant des pêcheries de l'île de Luanda qui faisait partie du Royaume. La centralisation était également militaire. Vers la fin du XVI^e siècle, la garde royale, composée d'esclaves, comprenait de 16 000 à 20 000 hommes¹⁵ et était la seule force armée permanente du Royaume. En cas de guerre à l'étranger, les paysans étaient enrôlés dans des unités territoriales. Chaque maison de nobles, cristallisée autour d'un grand homme, avait aussi ses gens (subordonnés et esclaves) et la maison royale disposait, en outre, d'esclaves envoyés par toute la noblesse.

L'idéologie de la royauté (*nkisi*) découlait des conceptions religieuses en général. Trois cultes importants y jouaient un rôle : celui des ancêtres, dont le lieu sacré était le bosquet du cimetière royal, celui des esprits territoriaux, l'esprit de Mbanza Kongo étant servi par le *mani kabunga* (nom donné au clergé s'occupant des esprits, du niveau de village à celui du royaume) et le culte des sortilèges royaux. Cette notion de *nkisi* était fondamentale. Les chrétiens reprirent ce terme avec le sens de « sacré ». L'église était « la maison du *nkisi* », la Bible « le livre du *nkisi* », le prêtre le *nganga* du *nkisi*¹⁶, *nganga* étant le terme consacré pour un expert religieux, surtout en *nkisi*. Les maladies et infortunes étaient attribuées à des *ndoki* (sorciers), que des *nganga ngombo* (devins) pouvaient découvrir, parfois à l'aide d'ordalies. L'emploi d'oracles, y compris l'oracle du poison dans l'administration de la justice, se rapportait à cette notion ainsi que le soupçon perpétuel que le roi était sorcier. La royauté était sacrée. On s'adressait au roi en l'appelant *Nzambi Mpungu* (Créateur Suprême), l'étiquette et les cérémonies de la cour exprimaient cette sacralité qui était confirmée par la cérémonie d'investiture. En leur donnant sa *tumba* (bénédiction), le roi signifiait qu'il protégeait les officiers royaux et, en général, il garantissait la fécondité, et ceci surtout par son pouvoir sur le régime des pluies¹⁷. Il était lui-même le *nkisi* du pays, au sens réel et profond du terme.

Les structures des royaumes voisins différaient, mais leur idéologie était presque identique. Ces royaumes étaient moins centralisés que le Kongo. Au Loango, les maisons nobles n'avaient pas supplanté les groupements matrilineaires et cette classe était bien moins cohérente qu'au Kongo¹⁸. Le Ndongo n'avait pas d'ossature territoriale au-dessus du niveau de la petite chefferie et c'est son système militaire qui devait y suppléer¹⁹.

15. F. de Pigafetta, 1591, p. 120; A. Hilton, 1985, p. 196.

16. F. Bontinck et D. Ndembe Nsasi, 1978 : *nzo amuquissi* (p. 269), *nganga* (p. 269), *muquissi mucanda ua ucua* (p. 268), *unganga* (p. 271), *uquissi* (sainteté, p. 271); J. van Wing et G. Penders, 1928 : *mukisi* (maléfice, sortilège, crime d'empoisonnement) mais *ukisi* (sainteté, divinité, volonté divine) et *kia ukisi* (saint, sacré).

17. O. Dapper, 1668, p. 583. Pour *tumba*, voir la communication personnelle de T. Obenga.

18. En général, voir P. M. Martin, 1972 et O. Dapper, 1668, qui donnent une très longue description du Loango.

19. Sa structure est décrite par B. Heintze, 1970 et 1977 (pour le Kisama).



19.6. Nobles kongo du Royaume du Loango portant des tabliers en fourrure de chat.
[Source: O. Dapper, 1686, © Fondation Dapper, Paris.]

La victoire d'Afonso I^{er} marqua le début du règne le plus long que connut le Kongo: de 1506 à 1543. Le rôle de ce roi a été crucial. Il ouvrit le pays au Portugal, entraînant ainsi une réorganisation économique et politique considérable et une assimilation voulue d'éléments du christianisme qui s'y implanta de façon définitive. Chrétien depuis 1491 et protecteur des rares missionnaires avant 1506, ce chef de faction, une fois roi, fit rapidement de l'Église catholique la religion d'État, dirigée par son fils Henrique, de 1518 à 1536, en tant qu'évêque consacré à Rome. Par la suite, l'évêché tomba sous le contrôle du Portugal. La traite s'intensifia à partir de 1514. Afonso I^{er} tenta d'en devenir maître, tout comme le souverain du Portugal avait voulu le faire, par l'organisation de monopoles royaux puis, en 1526, de l'abolir. Cela ne réussit pas et même les monopoles royaux furent constamment battus en brèche par les Afro-Portugais de Sao Tomé et les voisins du Royaume tant sur la côte du Loango qu'au Ndongo et même à Luanda, partie intégrante du Royaume. Le roi utilisa les revenus procurés par la traite des esclaves et le commerce de l'ivoire et des tissus de raphia pour faire venir des techniciens et, surtout, des missionnaires portugais. Avant la fin de son règne, la vie sociopolitique avait été transformée. Le fossé entre noblesse et gens du commun s'était creusé.

La noblesse devint lettrée et chrétienne et était partie prenante dans la traite des esclaves. Les gens du commun étaient durement exploités²⁰. La maison royale fut renforcée par l'importation d'esclaves du Pool et au-delà pour la garde royale et par la croissance de la descendance d'Afonso, au point que sa succession en fut affectée. Tous les rois suivants furent des descendants d'Afonso, issus de l'une ou l'autre de ses trois filles principales. Le nombre toujours croissant de prétendants au trône conduisit à une scission de la maison royale en maisons ennemies et enfin, après 1665, à une guerre civile qui détruisit le Royaume tel qu'il avait été avant cette date. La présence de Portugais en ville introduisit une dimension politique nouvelle. Liés par mariage à diverses maisons nobles, ils étaient scindés en Afro-Portugais et envoyés métropolitains qui animèrent des partis opposés à la cour jusqu'en 1665 et qui intervinrent dans toutes les luttes de succession.

Le commerce intercontinental, qui avait été très faible avant 1506, s'intensifia avec la traite des esclaves. Celle-ci fut mal organisée de 1515 à 1526, date à laquelle elle fut effectivement régularisée. Dès lors, seuls des étrangers, provenant surtout du Pool et peut-être de la vallée du Kwango, et des criminels devenaient esclaves. La communauté mulâtre de la capitale envoyait des *pombeiros* (agents), mot provenant de *pombo*, le nom des gens du Pool en kikongo, au Pool dès avant 1529. L'origine première de ces esclaves reste inconnue. Beaucoup étaient bateke, mais il en venait certainement d'autres régions d'où ils étaient acheminés au Pool par les fleuves. Les exportations totalisaient environ de 4 000 à 5 000 esclaves par an jusque vers 1540 et de 6 000 à 7 000 ensuite²¹. Les importations devaient être plus importantes à partir du Pool, vu le grand nombre d'esclaves, à Mbanza Kongo, qui non seulement formaient les rangs de la garde royale mais aussi travaillaient dans les exploitations agricoles entourant la capitale, sans compter ceux qui étaient affectés au port de Mpinda et dans la suite des nobles de province. Outre ce commerce contrôlé, une traite clandestine menée par les habitants de Sao Tomé vit le jour surtout après 1526 (cessation d'exportations du Royaume du Bénin), aux confins nord et sud du Royaume, mais sans prendre de réelle ampleur sauf au Luanda où les guerres d'expansion de Ndongo permirent la capture d'un grand nombre d'esclaves.

Le Portugal s'intéressa beaucoup aux produits miniers du pays et voulut mettre la main dessus. Tout au long du XVI^e siècle, les Portugais crurent que le Kongo recelait des mines d'or dont ils voulurent s'assurer l'exploitation. Le roi du Kongo, quant à lui, tenait à garder un contrôle étroit sur l'exploitation du cuivre de Bembe et la fabrication du fer à Mbanza Kongo. Les différents rois qui se succédèrent ne permirent jamais la prospection minière et freinèrent même les exportations de cuivre qui, avant 1506, avaient attisé les convoitises portugaises. De son côté, le souverain portugais interdit la vente de navires au Kongo et s'opposa aux tentatives qu'il fit pour établir son propre système de transport vers Sao Tomé ou vers l'Europe. Les Portugais gardèrent le contrôle du commerce et en firent un instrument d'échange qui leur était favorable. La

20. L. Jadin et M. Dicorato, 1974, p. 179: « Veillez aussi à ce que les grands de votre Royaume ne fassent pas subir au petit peuple de mauvais traitements » (fin 1529).

21. *Ibid.*, p. 203 (1536); P. E. Lovejoy, 1983, p. 37-38.

cour du Kongo utilisa les revenus qu'elle en tirait pour payer les techniciens et les missionnaires portugais ainsi qu'une partie des frais d'études au Portugal de nobles du pays. Mais dès le début également, une bonne partie de ces revenus fut absorbée par l'importation de tissus, de vin et d'objets de luxe que le roi redistribuait à la noblesse. Ces produits d'importation devinrent rapidement une nécessité ostentatoire pour la noblesse et dès la fin du règne d'Afonso I^{er} la totalité des revenus leur fut consacrée.

Sous les successeurs d'Afonso I^{er}, les mêmes tendances se poursuivirent, malgré les tentatives de Diogo I^{er} de limiter les effets de l'incursion européenne. La puissance relative du Kongo diminua, surtout par rapport au Ndongo qui se fortifiait grâce, notamment, au trafic clandestin avec Sao Tomé. En 1561, le Kongo s'isola presque totalement du Portugal. Mais la mort consécutive de deux rois au cours d'une guerre contre les Tio du Pool en 1566 et 1567 entraîna un désarroi qui tourna à la catastrophe avec l'irruption de guerriers, appelés les Jaga, provenant de l'est.

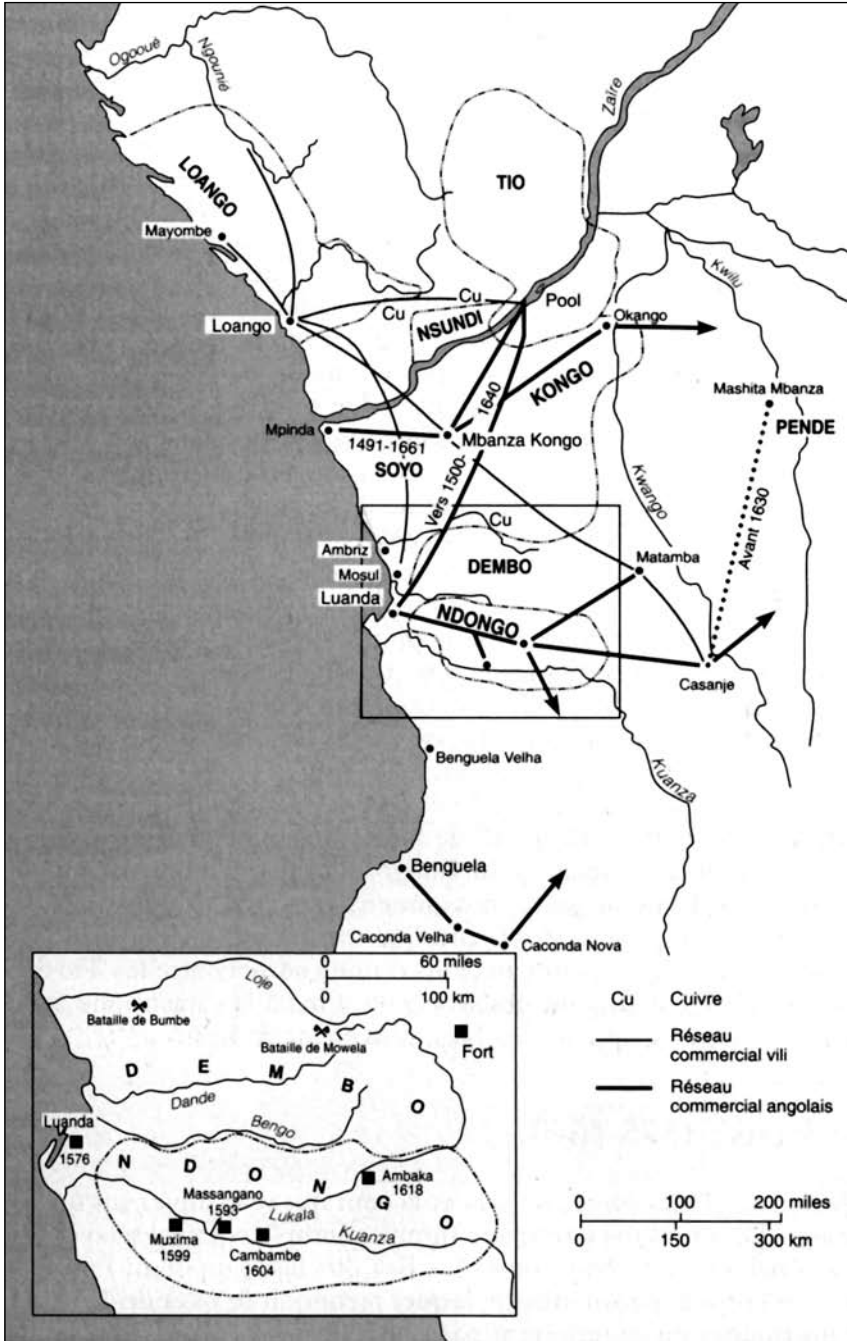
Trois États: 1575-1640

Les Jaga défirent les forces royales et la cour dut se réfugier sur une île du bas Zaïre. De nombreux réfugiés furent vendus comme esclaves par les Jaga aux habitants de Sao Tomé. Le roi dut faire appel au Portugal qui envoya un corps expéditionnaire, lequel reconquit le pays de 1571 à 1573. Mais les troupes ne se retirèrent pas avant 1575 ou 1576. L'hégémonie du Kongo dans la région était détruite car, en 1575, fut fondée la colonie de l'Angola et les Portugais vinrent commercer en grand nombre à Loango à partir de la même année.

L'identité des envahisseurs du Kongo n'a jamais été établie²². Le nom Jaga (en kikongo: Yaka) est utilisé dans les sources comme synonyme de barbare et appliqué à toute une série de groupes guerriers plus ou moins nomades. Les premiers Jaga apparurent à l'est du Mbata, ou au sud du Pool, et de là gagnèrent les rives du Kwango. L'invasion doit être rattachée aux guerres kongo-tio et probablement à la cessation de toute traite dès 1561. On pense que de nombreux villageois, excédés par l'exploitation de la noblesse, vinrent grossir les rangs des envahisseurs. Ils désiraient certainement avoir leur part de la richesse engendrée par la traite car, une fois victorieux, ils reprirent à leur compte la vente des esclaves sur la côte. Aucune donnée, même indirecte, ne permet d'appuyer la suggestion qu'une sécheresse poussa les Jaga à envahir le Kongo.

Paulo Dias de Novaes, ayant séjourné à la cour du Ndongo, fit tant et si bien qu'il obtint un contrat de conquête et de colonisation de la cour portugaise. Cette colonie serait appelée Angola, du titre du roi du Ndongo. Arrivé en 1575, il fonda Luanda en 1576 et s'adonna à la traite des esclaves, tentant de

22. Le dernier article dans un débat qui a inclus D. Birmingham, J. Vansina, J. C. Miller, J. K. Thornton, F. Bontinck et A. Hilton (de 1963 à 1981 !) est de A. Hilton, «The Jaga reconsidered», qui se propose d'y voir les ancêtres des Yaka du Kwango.



19.7. Les royaumes et le commerce de la région kongo au XVII^e siècle avec, en médaillon, la carte du Ndongo (d'après J. Vansina).

supplanter une communauté d'Afro-Portugais issus de Sao Tomé qui l'y avait précédé. Ce groupe, lui cédant la place, s'installa à la cour du *ngola*. Mais en 1579, des pressions métropolitaines forcèrent Dias à exécuter son contrat. Le roi du Ndongo, informé, fit préventivement massacrer tous les Portugais de sa cour et fournit ainsi le prétexte d'une guerre qui allait durer près d'un siècle, jusqu'en 1671. Au début, la fortune des armes varia, le jeu des alliances locales étant partagé entre les adversaires. Toutefois, les Portugais réussirent, non sans peine, à ériger quelques fortifications à l'intérieur des terres. Dès 1612, cependant, une alliance se noua entre les Portugais et des Mbangala (appelés Jaga), des communautés de guerriers nomades qui vivaient de rapines dans la région dès avant 1600. Avec leur aide, surtout avec celle des Jaga Kasanje, ils occupèrent une grande partie du royaume de 1617 à 1621 et son roi se réfugia à l'est du pays. Les alliés saccagèrent la région conquise ce qui ruina le pays tout entier. Même la traite des esclaves s'interrompit et la famine se mit à sévir²³. Aussi un traité de paix fut-il élaboré en 1622 et 1623, le *ngola* étant représenté par sa sœur, Nzinga Mbande, qui fut baptisée et nommée Anna à Luanda. Mais elle prit la tête d'un parti anti-portugais; le roi mourut au début de 1624 (meurtre ou suicide?) et Nzinga devint régente, puis reine en 1626. Entre-temps, les Jaga Kasanje occupaient toujours la meilleure partie du Ndongo. Aussi la guerre reprit-elle en 1626 contre Nzinga, mais aussi contre Kasanje, et les Portugais tentèrent d'imposer un roi fantoche. Au cours des opérations, Kasanje trouva une base dans la vallée du Kwango en 1626, à partir de laquelle il édifia l'État imbangala dans les années 1630, tandis que Nzinga conquiert le royaume de Matamba et y créa un centre d'opposition formidable au régime portugais²⁴. Lorsque les Hollandais occupèrent Luanda, elle était toujours en campagne et s'allia à eux.

La colonie de l'Angola, dirigée par un gouverneur nommé tous les trois ans par Lisbonne, était divisée entre la ville de Luanda et quelques *presidios*. Luanda était régie par un conseil municipal et un gouverneur, tandis que des capitaines militaires administraient les territoires avoisinant leurs *presidios*. La structure administrative était féodale au sens strict du terme, découlant légalement de contrats de vassalité qui liaient les *soba* (chefs subalternes) à la cour portugaise *via* leur lien avec les *amos* (seigneurs portugais) puis, plus tard, *via* le contrat de vassalité avec le gouverneur et les capitaines. Les revenus de l'État et de ses représentants dérivèrent des exactions féodales, toutes payables en esclaves, qu'elles aient été dues en biens ou en corvées. Ce régime ne fut modifié qu'au XVIII^e siècle, par l'introduction d'un impôt de capitation et la réduction des liens de vassalité à un instrument légal justifiant les droits souverains du Portugal²⁵.

Entre-temps, le Kongo se rétablit. Malgré la disparition de son hégémonie et de lentes mutations dans la structure de la classe noble, le Royaume resta solide, s'étendant même vers l'est. Mais son territoire diminua au sud, surtout en 1622, avec la perte des pêcheries de l'île de Luanda et celles de terres à l'intérieur de la ville de Luanda. Une importante armée kongo, d'ori-

23. D. Birmingham, 1966, p. 30-89.

24. B. Heintze, 1977; J. C. Miller, 1975a et 1976, p. 151-264.

25. B. Heintze, 1970.



19.8. La cour du roi du Loango, 1668.

[Source : O. Dapper, 1686. © Fondation Dapper, Paris.]

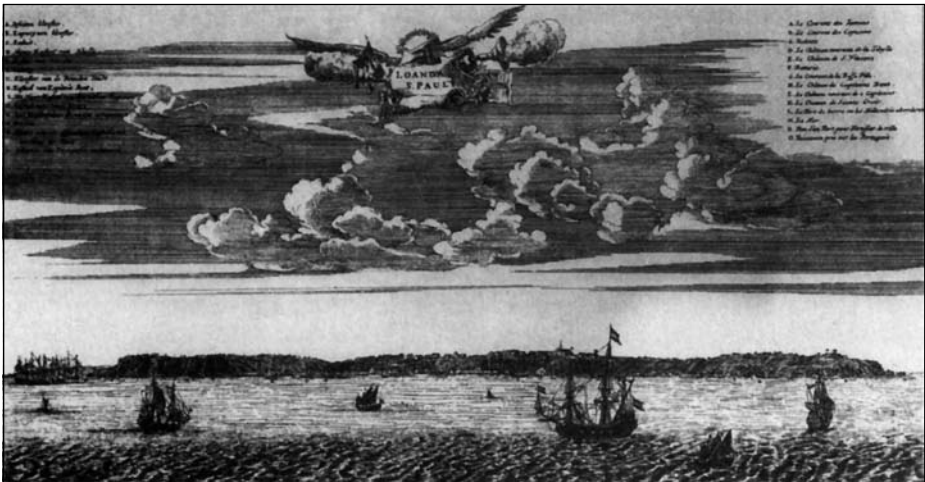
gine provinciale, fut battue par les Angolais, alliés aux Jaga, à Bumbe, mais la guerre s'arrêta là, enrayée surtout par une mobilisation générale kongo. Le Kongo réussit également à contrer d'autres tentatives de colonisation portugaise par une alliance diplomatique avec le Vatican et en opposant le Portugal à l'Espagne et même les deux pays aux Pays-Bas. Sa perte la plus sérieuse fut celle de la province maritime de Soyo, avec le port de Mpinda. Après 1636, cette province devint indépendante, quoique son prince gardât le droit d'intervenir dans l'élection du roi du Kongo. La même année, la maison noble dominante perdit l'élection au profit d'une maison rivale. Et les électeurs furent tellement affaiblis qu'en 1641, Garcia II, fort du soutien de sa maison, se passa de leur appui et prit le pouvoir²⁶.

Dès avant 1600, le Loango était devenu une grande puissance. Son territoire allait de la lagune Fernán Vaz jusqu'au sud de Pointe-Noire et il incluait probablement la majeure partie de la vallée de la Ngounié et une partie de la plaine du Niari. Son influence culturelle, transmise par le commerce, s'étendait plus loin encore. On en trouve même des traces au nord

26. J. K. Thornton, 1983b, p. XIII; J. Vansina, 1965, p. 101-104, 107-109, 130-134 et 138-142.

de l'estuaire du Gabon. Mais nous ne savons presque rien de son évolution politique avant 1700²⁷.

Le Loango faisait le commerce de l'ivoire, produit entre autres par des Pygmées, des peaux, du bois rouge, des tissus de raphia, mais exportait relativement peu d'esclaves. Ce trafic avait lieu avec des Afro-Portugais faisant un cabotage très fructueux entre la côte du Bénin, Sao Tomé, Loango et Luanda. Les tissus de raphia du Loango devinrent la monnaie courante en Angola, où ils se mirent à concurrencer ceux de l'est du Royaume du Kongo dès 1600²⁸. De plus, les Hollandais arrivèrent au Loango et au Soyo à la même époque. Loango, qui n'était pas catholique comme Mpinda, leur offrait une meilleure base commerciale et, dès le début, le roi collabora avec eux²⁹. Les navires hollandais apportaient de meilleures marchandises à meilleur marché que les Portugais. Ils achetaient aussi du cuivre mais, surtout, ils vendaient des fusils et de la poudre. Le résultat fut que les commerçants de la côte du Loango, les Vili, qui organisaient le trafic des caravanes vers l'intérieur des terres, étendirent leurs réseaux d'une façon étonnante. Déjà, dès 1626, on les voit au sud du Dande³⁰ et, vers 1650, ils commercent à Mbanza Kongo et même au Matamba et au Kasanje. Leur route principale conduisait au Pool, en passant par les gisements miniers du Nsundi, où les Vili extrayaient le fer et peut-être le cuivre. Le long de la côte, ils s'avancèrent loin au Gabon, jusqu'au confluent de la Ngounié et de l'Ogoué.



19.9. Le port de Luanda au XVII^e siècle.

[Source: O. Dapper, 1686. © Museum national de l'Angola, Luanda.]

27. P. M. Martin, 1972, p. 1-32; D. Ngoic Ngalla, 1978 et 1982.

28. P. M. Martin, 1972, p. 33-52.

29. *Ibid.*, p. 42-45.

30. B. Heintze, 1977; P. M. Martin, 1972, p. 69-70.

À cette époque, le réseau vili concurrençait les réseaux existants non seulement pour la vente d'ivoire ou de tissus mais aussi pour la traite des esclaves. Le réseau du Kongo et de l'Angola fut bouleversé par la création de Luanda qui, dès le début, exporta plus d'esclaves que Mpinda, les premières exportations oscillant entre 12 000 et 13 000 esclaves par an, surtout des prisonniers de guerre³¹. En 1625, le total des esclaves exportés légalement s'élevait à 11 000, chiffre qui diminua de 1618 à 1640, sans cependant descendre beaucoup plus bas que 10 000 par an. Très rapidement après le début du trafic, les esclaves étaient de plus en plus souvent achetés à l'intérieur des terres, soit au Pool (sans passer par Mbanza Kongo), soit au marché d'Ocanga, sur le Kwango. De là, une route caravanière traversait le Kwango pour s'enfoncer vers le Kwilu³². Enfin, à partir de 1630, des esclaves venant d'au-delà du Kwango commencèrent à arriver à Luanda, en provenance de Matamba et de Casange, la capitale du Kasanje.

Ces événements défavorisèrent le Kongo, puisque sa capitale n'était plus l'entrepôt obligatoire des marchandises et des esclaves, qui continua cependant à faire le trafic des esclaves, mais à moins grande échelle qu'auparavant. En outre sa monnaie fut fortement dépréciée, les Portugais ayant importé d'autres coquillages que le *nzimbu*. En 1619, celui-ci avait perdu les deux tiers de sa valeur, et le roi les deux tiers de ses revenus³³. Mais il parvint à redresser la situation et la monnaie reprit graduellement son ancienne valeur. Les revenus du roi et de la noblesse durent finalement souffrir beaucoup plus du détournement commercial vers Luanda et Loango.

À cette époque furent introduites d'abord la culture du maïs (entre 1548 et 1583) puis, peu après 1600, celle du manioc, du tabac³⁴ et sans doute des haricots, des arachides et d'autres plantes américaines, à l'exception des agrumes qu'on trouvait sur la côte avant 1600. Le porc est mentionné à partir de 1583³⁵ et il s'agissait sans doute d'un animal importé. Il se répandit surtout au Kongo et en Angola central.

Les plantes importées du Nouveau Monde transformèrent l'agriculture au XVII^e siècle, notamment après 1650, car elles permirent d'augmenter les rendements et, grâce au manioc, d'éviter les disettes lors de sécheresses occasionnelles ou en temps de guerre. Le manioc finit par être cultivé tout au long des routes commerciales, car il assurait également le ravitaillement des esclaves. Le niveau général de nutrition en fut amélioré. Mais dès 1560, la variole fit son apparition, importée d'Europe, et devint un fléau récurrent.

31. B. Heintze, 1977.

32. Pour Ocanga, L. Jadin et M. Dicorato (1974, p. 175, note 9) pensent que déjà, en 1529, le pluriel de *pumbo* se référait à ce marché. Mentionné comme royaume dès 1584, puis comme tête d'une route de caravanes, Ocanga est régulièrement cité jusque vers 1640. On sait que vers 1680, le marché et la route vers le Kwilu furent abandonnés par les marchands. Des influences kongo et européennes diverses ont sans doute pénétré par cette route jusque au pays Kuba (J. Vansina, 1978, p. 187-191). Le célèbre site de Mashita Mbanza se trouvait peut être sur cette route, non loin du Kwilu (Kodi Muzong, 1976, p. 179-183)

33. J. Cuvelier et L. Jadin, 1954, p. 306-312.

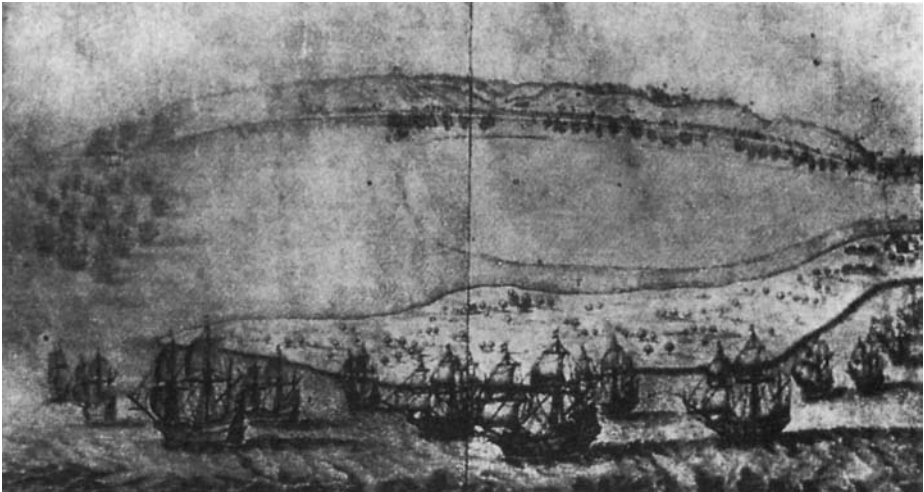
34. J. Vansina, 1978, p. 11-13.

35. B. Heintze, 1977, p. 773; A. Brasio, 1952-1971, vol. II, p. 510.

La première moitié du XVII^e siècle vit donc évoluer les conditions nutritionnelles et sanitaires, et présida à l'apparition de la traite des esclaves. Tout ceci a fatalement entraîné une nouvelle dynamique démographique dont nous ignorons le détail. Mais en Angola notamment, la population a dû diminuer³⁶.

Vers un ordre nouveau: 1641-1700

Les Hollandais prirent Luanda en 1641 et occupèrent une vaste partie de la colonie angolaise avant qu'une flotte, armée au Brésil, ne les en chasse en 1648³⁷. Dès lors, les Brésiliens dominèrent le commerce de l'Angola, totalement jusqu'en 1730 et partiellement par la suite. En 1641 également, Garcia II devint roi au Kongo et, comme Nzinga, s'allia aux Hollandais. La Restauration les laissa face à face avec une grande armée portugaise avec laquelle il fallut traiter. Le Kasanje, qui était resté à l'écart des guerres,

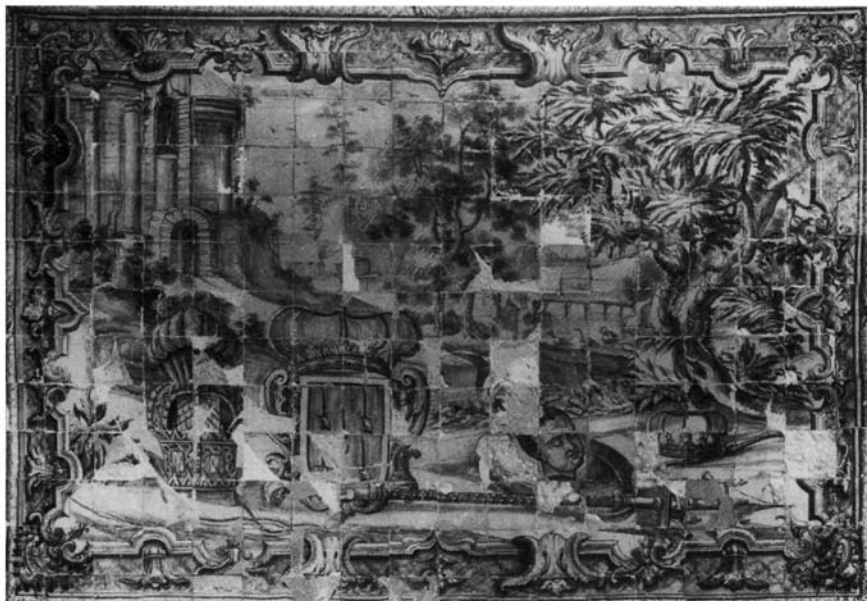


19.10. La baie et la ville de Sao Paulo de Launda pendant l'occupation hollandaise vers 1640. [© Museum national de l'Angola, Luanda.]

signa un traité d'amitié avec les Portugais et devint leur allié pendant plus d'un siècle. Entre-temps, et à partir de 1645, était arrivé au Kongo un afflux de missionnaires capucins italiens, ce qui aida Garcia II à composer avec

36. Même J. K. Thornton (1981*b*), dont le modèle nous semble trop optimiste (p. 685, un quart plutôt qu'un tiers de femmes parmi les esclaves et omission des jeunes enfants), conclut à un déclin de la population au XVIII^e siècle (p. 713).

37. C. R. Boxer, 1952; A. da Silva Rego, 1948.



19.11. Panneau décoratif en carreaux de céramique de la façade principale de l'église Notre-Dame-de-Nazareth, à Luanda, 1665.

[© Museum national de l'Angola, Luanda. Photo : D. Wade.]



19.12. Détail du panneau précédent représentant la tête du roi Antonio I^{er}, qui est enterré dans l'église.

[© Museum national de l'Angola, Luanda. Photo : D. Wade.]

les Portugais. La nouvelle poussée missionnaire au Kongo puis en Angola allait amener 400 missionnaires — presque tous au XVII^e siècle — et hâter la christianisation de nombreuses régions rurales du Kongo, même quand ce royaume s'effondra, car les dissensions au sujet du traité aboutirent à son invasion par les Angolais. Antonio I^{er} du Kongo déclara la guerre, rassembla tous ses nobles et fut battu à la bataille de Mbwila en 1665, sans conteste la plus grande bataille du siècle³⁸. Il y perdit la vie avec quantité de nobles. Mais une seconde armée portugaise fut si désastreusement battue au Soyo en 1670 que l'Angola mit fin à ses tentatives de conquête au Kongo. En 1671, le dernier vestige du Ndongo fut conquis et, vers 1680, la paix avait été imposée au Matamba (Nzinga), au Kasanje et aux chefs au sud de la moyenne Kuanza. La conquête était terminée.

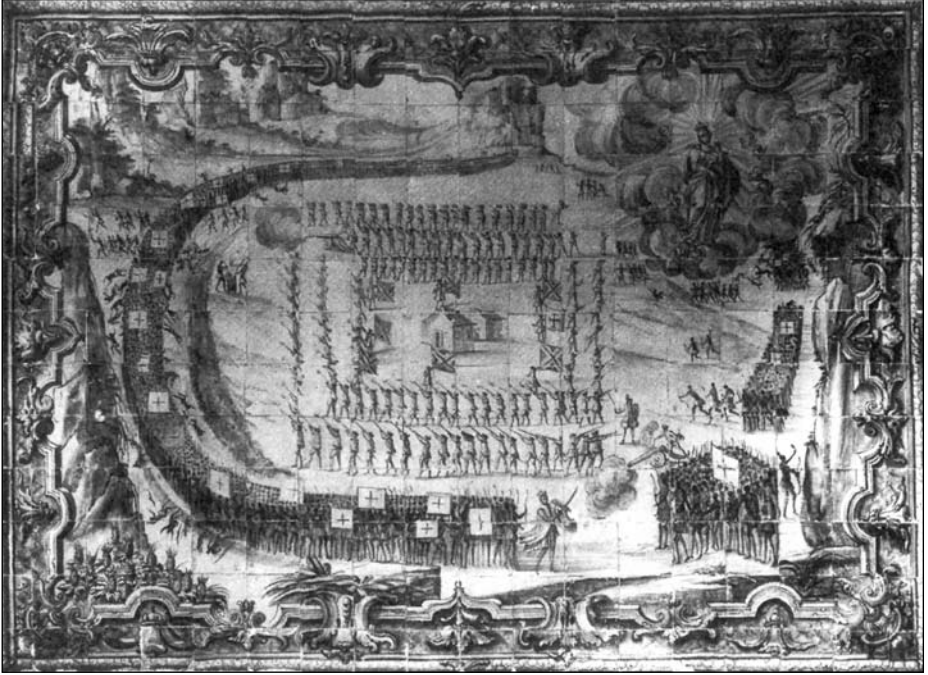
Le Royaume du Kongo ne se remit pas de la bataille de Mbwila. La succession royale entraîna rapidement une guerre civile entre maisons nobles qui s'envenima et provoqua une première destruction de Mbanza Kongo en 1666 et son abandon total en 1678. La ville étant le pivot du système politique, tout s'écroula. Quand enfin un roi unique retourna à Mbanza Kongo en 1709, son royaume n'était plus une entité centralisée mais un ensemble de principautés souvent encore déchirées par des luttes internes entre prétendants. Tout se défit, sauf le Soyo qui eut quand même les plus grandes difficultés à rester uni et dut abandonner quelques districts. La noblesse, ayant déserté Mbanza Kongo entre 1666 et 1678, dut s'adapter à une vie rurale et lutta pour regagner le pouvoir. Pendant et après cette période, une bonne partie d'entre elle traversa le fleuve vers le nord pour aller y fonder de petites principautés au Mayombe et entre les fleuves Zaïre et Niari.

Ce fut un bouleversement total et terrible, qui renversa les fondements mêmes de la société et remit sa vision du monde en question, à tel point qu'apparurent des prophétesses. En 1704, une Jeanne d'Arc, Dona Beatrice Kimpa Vita, commença à prêcher un christianisme rénové, appelé l'antonianisme. Elle rejetait les missionnaires et les Blancs mais, surtout, elle exhortait les rivaux pour le trône à abandonner cette lutte, à restaurer un roi et à repeupler Mbanza Kongo. Elle eut une grande audience populaire (elle-même appartenait à la petite noblesse) et elle convainquit un candidat au trône de s'établir à Mbanza Kongo, où elle lui ceignit le front de la couronne noire antonienne. Mais en 1706, elle fut capturée par le prétendant Pedro II et brûlée en tant qu'hérétique. Son mouvement perdura encore quelques années³⁹. Pedro II restaura le royaume et repeupla Mbanza Kongo, mais ne put effacer les traces d'une évolution politique de quarante années.

Avec le Kongo disparut l'organisation d'un grand espace. Son cadre structurel, comme celui de l'Angola, devint dorénavant économique, son ossature étant formée par les routes commerciales et ses pivots par les lieux de transbordement. L'Angola, agrandi vers 1680, se retrouva affaibli aussi.

38. C. R. Boxer, 1960*a*; J. K. Thornton, 1983*b*, p. 73-83.

39. A. C. Gonçalves, 1980.



19.13. Panneau décoratif en carreaux de céramique de l'église Notre-Dame-de-Nazareth, à Luanda, représentant la bataille de Mbwila.
[© Museum national de l'Angola, Luanda. Photo: D. Wade.]

Ni les gouverneurs ni la *Camara* de Luanda ne parvinrent plus à s'imposer ni aux *quimbares* et aux *ovimbali* (Afro-Portugais), qui font alors leur apparition dans les sources documentaires, ni aux commerçants brésiliens. Le contrôle de la colonie leur échappa de plus en plus. Au Loango, l'État semblait encore fort. Mais en 1701, le roi étant mort, une « sœur » de vingt-cinq ans tenait la régence et son conseil gouvernait. Il fallut plus d'un an pour élire un nouveau roi⁴⁰. Dans un royaume si tourné vers le commerce, on se serait attendu à ce que les membres du conseil de régence fussent aussi des dirigeants d'entreprises commerciales et que la royauté, malgré tout son prestige religieux, commençât à être repensée quant à son autorité sur le commerce.

À la périphérie des zones de traite des esclaves, des États se fortifièrent par un commerce croissant qu'ils contrôlaient ou, du moins, ils restèrent solides tant qu'ils le contrôlaient. Le Kasanje était devenu une grande puissance sur le Kwango parce qu'il contrôlait un flux d'esclaves croissant après 1648, dont une partie, vers 1680, provenait du lointain Lunda. En édifiant son royaume à partir d'éléments fort divers dès 1630, il déplaça une partie de la popula-

40. P. M. Martin, 1972, p. 162-163.

tion originelle, les Pende, qui durent émigrer outre-Kwango⁴¹. De peur d'être razzés, les Pende partirent vers le nord-est, en direction de Mashita Mbanza, une agglomération près du Kwilu, puis vers l'est jusqu'au moyen Kasai, où ils formèrent des chefferies⁴². Au nord, le Royaume tio se maintint, apparemment sans grands changements, mais on mentionne d'autres royaumes dans cette région dont certains se sont probablement formés au XVII^e siècle⁴³.

La conquête hollandaise et la Restauration eurent des effets économiques importants. Les monnaies, tissus et *nzimbu* furent dévalués. Le carré de raphia, de 12 reis en 1640 tomba à 5 reis en 1649. Malgré cette chute, le gouvernement ne réussit pas à introduire une monnaie de cuivre et le cours du tissu remonta. À Soyo, il était à 10 reis en 1813. Le *nzimbu*, lui, chuta de 2 000 reis le *cofo* (l'unité) en 1640 à 1 600 en 1649. Les guerres civiles accélérèrent cette baisse jusqu'à 800 reis en 1698, après quoi il se stabilisa à 1 000 reis environ⁴⁴. Ces évolutions ne furent pas uniquement dues au mouvement politique mais commencèrent à refléter une transformation économique qui allait être radicale.

En Angola, celle-ci consista en la réorganisation de la traite des esclaves par les Brésiliens, qui fournissaient capital, navires et marchandises européennes et agissaient, par leurs agents de Luanda et de Benguela, de concert avec les organisateurs de caravanes, les esclavagistes afro-portugais. Les capitaux portugais étaient investis au Brésil et non directement en Angola, et il en fut ainsi jusque vers 1730. Comme ils faisaient défaut en Angola, les commerçants poussaient à la guerre qui générait des captifs à acheter. Les grandes firmes de Lisbonne calculaient que les bénéfices se faisaient sur les marchandises et non sur les esclaves, et essayaient d'en posséder le moins possible. Elles importaient des marchandises achetées aux capitaines et aux Afro-Portugais contre des lettres de change qui étaient converties en sucre du Brésil ou en ivoire local⁴⁵, leur principal débouché étant le Brésil.

Toute différente était la situation sur la côte de Loango. À cause d'une insatiable demande d'esclaves émanant des colonies des Antilles, les navires anglais et français y firent leur apparition à partir des années 1660-1665 et ils se lancèrent dans une concurrence forcée avec les Hollandais qui, eux aussi, commençaient à acheter des esclaves en grand nombre. Ici, le commerce triangulaire était mené par des compagnies financées en Europe. La traite des esclaves, favorisée initialement par les troubles au Kongo, se développa ensuite essentiellement grâce aux achats, et non plus aux captures. La fourniture régulière d'esclaves par les caravanes vili qui les achetaient sur des marchés aussi lointains que le Pool ou Casange était bien supérieure à l'apport que constituaient les prisonniers de guerre. C'est dans ces conditions que débuta la véritable traite des esclaves qui prit toute son ampleur au XVIII^e siècle.

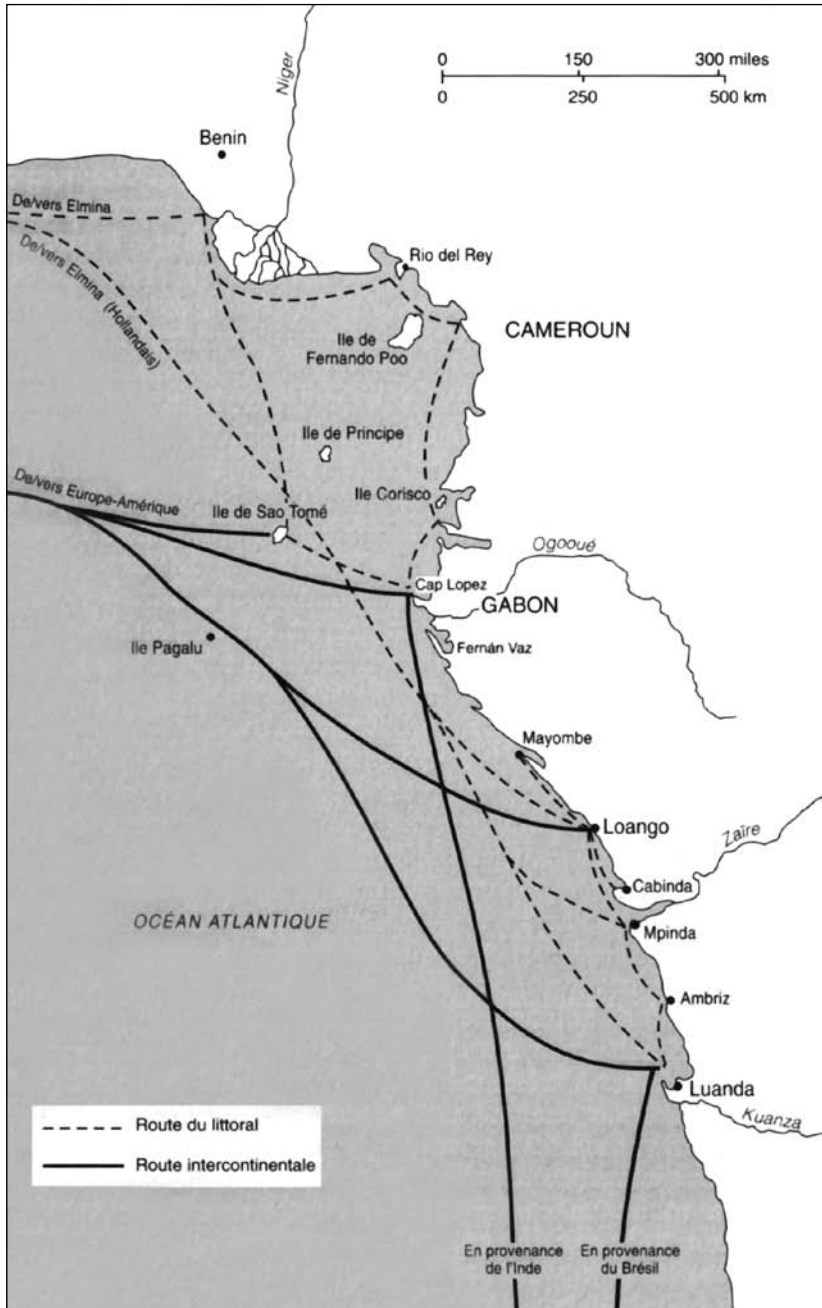
41. Kodi Muzong, 1976, p. 91-169.

42. *Ibid.*, p. 170-267.

43. Notamment le Royaume borna de « Giriboma », voir E. Sulzmann, 1983.

44. J. Cuvelier, 1946, p. 309-312.

45. J. C. Miller, 1979, 1983, p. 134-135, et 1984.



19.14. Les routes maritimes d'Afrique centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles (d'après J. Vansina).

Les transformations sociales et culturelles des XVI^e et XVII^e siècles

Nous traiterons ici surtout du Kongo puisque nous sommes le mieux informés à son sujet. La division en trois couches sociales, celle des *mwisikongo* (nobles), celle des *babuta* (sing. *mubata*, paysans) et celle des *babika* (sing. *mubika*, esclaves) persistera jusqu'à la période comprise entre 1666 et 1678, chaque couche ayant ses propres structures sociales. Un changement général se produisit dans la noblesse d'abord, puis dans le monde rural. La première et les termes qui la désignaient disparurent vers 1700.

Le terme *ekanda* (dont la racine est *kanda*), attesté dès cette époque, signifie aujourd'hui « matriclan » ou « matrilignage ». Il désignait alors la « famille » — matrilinéaire certainement⁴⁶ — mais aussi « la tribu, la famille, la république », c'est-à-dire toute communauté. Les gens d'un village constituaient un *ekanda*, tout autant qu'un groupe matrilinéaire à l'intérieur de ce village ou que la communauté des chrétiens. Le village était conçu comme appartenant à un groupe de parenté matrilinéaire, descendant de son fondateur, lequel était représenté par le leader du village, le *nkuluntu* (littéralement « le vieux »). En réalité, vu que les femmes suivaient leur mari et que les fils n'allaient pas toujours habiter dans le village de leur oncle, le groupe villageois, toujours petit au Kongo ancien, était uni par un lien territorial, même si le *nkuluntu* tenait compte des différentes branches des clans autres que le sien dans la direction de son monde. En d'autres termes, il prenait conseil auprès d'eux. Le village possédait en fait les droits sur la terre et l'esprit qui vivait sur cette terre était perpétué par le *kitomi* du village. Idéologiquement, ces droits appartenaient au matrilignage du fondateur mais, en pratique, le village faisait corps. On le voit notamment par l'existence d'associations telles que *khimba*, le *nzo longo* ou le *kimpasi*, tous cultes d'initiation de garçons ou cultes thérapeutiques, qui différaient d'ailleurs de région en région. Le mariage définissait le lignage et la parenté en général. On préférait des mariages entre cousins croisés et on ne versait pas de dot, exception faite de quelques cadeaux allant à la femme elle-même⁴⁷. Savoir si les branches locales matrilinéaires étaient liées de village en village, formant des grands clans qui comportaient des sections nobles et paysannes, demeure un mystère. Nous pensons que ce n'était pas le cas. Les villages étaient en fait fortement isolés les uns des autres, malgré le réseau que les mariages avaient tissé.

Au fil du temps, le pouvoir du matrilignage et du village s'était affaibli. Les villageois étaient déjà sévèrement exploités vers 1525. Ils se révoltèrent peut-être avec les Jaga en 1568 et des rébellions eurent lieu sous le règne de Garcia II. À ce moment-là, période de répressions et de calamités naturelles, le

46. La plupart des auteurs ont tendance à faire remonter les institutions sociales connues des XIX^e et XX^e siècles à cette époque, ce qui ne se justifie pas. Même A. Hilton n'échappe pas complètement à ce défaut.

47. A. Hilton, 1985. La reconstruction proposée ici est faite d'après une série de petites indications et par analogie encore avec ce qui est connu sur les organisations villageoises récentes. Il s'agit d'un modèle qui n'est pas contredit par les sources.

kimpasi, culte cherchant à bannir le *mpasi* (la souffrance, l'indigence, le besoin, la calamité ou l'affliction), fut très en vogue. Le sort des villageois devint de plus en plus précaire au fur et à mesure que l'intervention de la noblesse, même à ce niveau, augmentait: elle venait y chercher des concubines et faisait surveiller le village par les fils qui en naissaient. Le statut de la femme rurale en général a souffert le plus et la distinction entre épouse et esclave (personne sans lignage) s'effaça de plus en plus car l'épouse devint progressivement une personne sans parenté locale pour la défendre. Au XVII^e siècle, on en vint, même pour les hommes, au point que d'aucuns se réfugièrent comme *fuku* (subordonnés) dans les maisons nobles et que des villageois marquaient leurs enfants au fer (pas leurs neveux) pour leur épargner l'esclavage⁴⁸.

Les maisons nobles bilatérales croissaient en taille et en importance, suivant le modèle de la maison royale. Elles utilisaient un grand nombre d'esclaves. Leurs dirigeants avaient de grands harems dont les femmes provenaient d'autres familles nobles ou rurales. Ils payaient des dots élevées pour leur épouse principale, s'assurant ainsi la propriété des enfants à venir, la dot allant à la femme. De cette façon, les dames nobles virent leur importance économique et politique grandir. Elle s'accrut encore plus, lors des scissions dans les plus grandes maisons, grâce au maintien d'une idéologie matrilineaire résiduelle. La grande division de la maison issue d'Afonso I^{er} n'était-elle pas fonction de la descendance de trois de ses filles? La femme aînée d'une maison bilatérale en était l'étendard.

En fait, la position des descendants patrilinéaires — des fils — prit de l'importance. Les biens mobiliers acquis par le commerce appartenaient aux fils qui, après 1550 environ, ne prenaient plus le nom de leur père mais un nom de famille portugais symbolisant leur maison. Toutefois, les héritages étaient moins riches qu'on ne pourrait le penser. Tout bien acquis de par l'exercice de fonctions publiques (tributs, amendes, dons) revenait au roi après la mort ou la révocation du titulaire et l'on pense que la même coutume prévalait à l'échelon inférieur pour les fonctions dont disposaient les grands seigneurs.

Les maisons connurent deux types d'évolution différents après 1666. Au Soyo, le caractère patrilinéaire de la maison régnante s'accrut, négligeant de plus en plus les neveux pour les fils, y compris les fils de mère esclave. Finalement, au XIX^e siècle, le Soyo entier, rural ou non, adopta l'idéologie patrilinéaire. Mais au Kongo, les nobles, ayant perdu leur ville, durent se créer une nouvelle place dans le monde rural. Les grandes maisons fondirent comme neige au soleil et leur place fut prise, vers 1700, par de grands ensembles matrilineaires, les *mvila* (clans). Le gouvernement s'était décentralisé, ruralisé⁴⁹.

Les esclaves, captifs de guerre au début puis mis au travail dans les champs de la capitale ou dans la domesticité, ne formèrent pas longtemps une couche sociale unique. Une nouvelle distinction essentielle prit forme: esclave à vendre et esclave domestique, que l'on ne pouvait plus vendre. Ces derniers étaient attachés aux maisons nobles et certains groupes, tels que les esclaves royaux (de la garde et autres) et ceux des missions, devinrent des groupes auto-

48. A. Hilton, 1985, p. 203 (enfants). *Fuku*, de *fuka*: couvrir, abriter; *mfuka*: dette; *mfuku*: utilité, profit; *kifuka*: urbanité, politesse, c'est-à-dire le comportement d'un client.

49. *Mvila* n'est pas mentionné avant le XIX^e siècle.

nomes et puissants localement qui le restèrent jusqu'au XIX^e siècle. Comme les esclaves à vendre étaient exportés, ces malheureux ne formèrent jamais de groupes cohérents. Au XVII^e siècle, la mobilité sociale était plus grande pour les esclaves domestiques que pour les villageois. Ils étaient membres d'une maison noble, la manumission était courante et les enfants de femmes esclaves mais de père noble étaient les égaux ou presque des nobles de même rang que leur père. Au village, seul le fils d'une concubine de noble au petit pied pouvait espérer une promotion sociale. Et au fil du temps, on vit ainsi au Kongo les trois catégories sociales se réduire à deux qui furent stables : la noblesse qui tirait profit de ses relations avec la main-d'œuvre et les sujets exploités. Néanmoins, comme l'a prouvé Thornton⁵⁰, il faut souligner aussi le mode de vie différent de ces deux catégories stables. La noblesse urbaine, lettrée, affichant volontiers son catholicisme, se logeait, se vêtait, se nourrissait et se distrayait d'une façon tout à fait différente de celle des ruraux.

En Angola, la structure sociale autochtone, qui comportait les mêmes catégories qu'au Kongo, la noblesse y formant toutefois un corps unique moins uni, était coiffée par la classe des Portugais. Mais ici, comme partout en Afrique centrale, l'apparition d'une catégorie afro-portugaise — commerçants métis, de culture et langue aussi bien angolaises ou kongolaises que portugaises — venait compliquer la situation. Ce groupe s'était d'abord formé à Sao Tomé, en se mélangeant avec des nobles kongo, puis avait essaimé vers la capitale du Kongo et Luanda. Après 1575, un groupe se forma dans la capitale du Ndongo mais une partie resta à Luanda et, de là, émigra à Benguela et à l'intérieur des terres, près des chefs-lieux de *presidios*, en 1615. Vers 1680, deux grands groupes existaient, l'un autour de la forteresse d'Ambaka, l'autre à Cacunda Velha qu'il avait fondée en 1680. Vers cette époque, firent leur apparition les termes *quimbares* et *ovimbali* qui allaient désigner cette catégorie sociale pendant les deux siècles suivants. C'est surtout sur le plateau de Benguela que ces groupes se répandirent au XVIII^e siècle. Ils n'étaient ni les chefs ni les vassaux de personne et représentaient une population fluctuante de caravaniers et de commerçants qui travaillaient de concert avec des chefs africains et se mariaient dans la noblesse locale⁵¹.

L'histoire des religions et des idéologies est marquée, en surface, par l'apparition du catholicisme qui, au Kongo, se diffusa d'abord au sein de la noblesse citadine et dans les chefs-lieux de province. La structure ecclésiastique resta surtout portugaise jusqu'en 1645, date à laquelle les missionnaires capucins italiens entreprirent une christianisation intense qui se poursuivit jusque vers 1700 au Kongo. Une très grande partie de la population fut baptisée et la religion s'était implantée jusque dans les villages reculés. En Angola, le catholicisme, imposé par les conquérants, ne progressa pas en dehors de la colonie, sauf au Matamba, et il ne se propagea pas au Loango, malgré la conversion d'un roi en 1663⁵².

L'évolution des idées et des pratiques religieuses au Kongo montre que la doctrine chrétienne influença l'ancienne religion tout en coexistant avec elle.

50. En parlant du Royaume du Kongo.

51. J. L. Vellut, 1972, p. 94-99; J. C. Miller, 1983, p. 132-135.

52. J. K. Thornton, 1983z.

A. Hilton a réuni des documents sur l'existence de croyances en un groupe d'esprits célestes autres que ceux liés au soleil et à la lune. C'étaient là des conceptions totalement étrangères dans d'autres parties de l'Afrique centrale. Par ailleurs, les formes de pensée de l'ancienne religion furent reprises dans les exposés du catholicisme, comme le prouve le catéchisme de 1624⁵³. La notion de *nkadi ampemba* en est un ancien exemple⁵⁴. *Nkadi* est un esprit ancestral dangereux et *mpemba* (l'au-delà) renforce la notion d'ancêtre. La terminologie chrétienne provient du domaine des *nkisi*, des *ndoki* et des *nganga*, le *nkisi* devenant « le sacré » et « la grâce ». Les missionnaires combattirent les rites du *kitomi*, de la sorcellerie, du culte des ancêtres et des associations thérapeutiques (*kimpasi*, *marinda*), mais s'accommodèrent de la médecine pratiquée par les *nganga*. Les capucins utilisèrent les processions et les prières s'y rapportant pour remplacer les rites de fécondité et pouvaient pratiquer l'exorcisme. Les croyances et pratiques de la religion ancienne différaient dans le détail de région en région et ces éléments locaux ne trouvèrent pas d'écho dans le catholicisme, exception faite de ceux de Mbanza Kongo.

Dès le XVI^e siècle, on peut parler d'une seule religion où éléments chrétiens et anciens s'étaient fondus, du moins chez les nobles, et cette religion se répandit surtout au XVII^e siècle, ce qui explique que Garcia II fut en même temps le défenseur du catholicisme et celui des *kitomi*. On le surnomma même « le Sorcier »⁵⁵. Cette nouvelle religion fut à l'origine du vaudou haïtien.

Différents mouvements religieux étaient déjà connus vers 1630, époque à laquelle une première tentative pour établir une église autochtone fut déjà faite⁵⁶. Les premières confréries à Mbanza Kongo et la venue des capucins provoquèrent une recrudescence des rites *kimpasi* et une remontée d'influence des *kitomi* à la cour. Parmi la noblesse, le culte des ancêtres avait décliné dès l'époque d'Afonso I^{er} et un rituel d'inhumation dans les églises, lié aux confréries, prit sa place. Il est possible que l'adoration des saints, notamment de saint François et de saint Antoine, ait en partie rempli l'ancien rôle que jouait le culte des grands ancêtres. Enfin, la Réforme introduite par les Hollandais et combattue par les rois kongo n'en eut pas moins une certaine influence sur laquelle on ne dispose encore que de peu de renseignements.

En 1704, Dona Beatrice prêcha une réforme profonde, qui ne s'expliquait pas seulement en référence à la situation politique. Elle proposait une africanisation radicale. Parce qu'elle prétendait être en relation directe avec le ciel, on considérait que c'était une *munaki* (prophétesse). La Sainte Famille était noire et de Mbanza Kongo, les symboles qu'elle utilisait, évocateurs de la région, étaient liés à l'eau, au sol et à la végétation locale, rappelant notamment ceux des cultes thérapeutiques dirigés par des femmes. Elle fut peut-être aussi influencée par certains aspects de la Réforme. Mais elle reconnaissait le pape, malgré son désir de chasser les missionnaires blancs

53. F. Bontinck et D. Ndembe Nsasi, 1978.

54. Mentionné par E. Lopes en 1583 (*ncariampemba*) — voir F. de Pigafetta, 1591 — et en 1624; F. Bontinck et D. Ndembe Nsasi, 1978, p. 269; A. Wilson, 1978.

55. W. G. L. Randles, 1968, p. 110.

56. L. Jadin, 1967.

qui falsifiaient la révélation. Bref, sa vision était encore plus syncrétique que la religion pratiquée de son temps⁵⁷.

On a dit qu'après 1700, le Kongo rejeta le catholicisme. Il n'en est rien. En réalité, les missionnaires chrétiens de la fin du XIX^e siècle, immergés dans une ambiance colonialiste, n'admirent pas le catholicisme autochtone, partie désormais intégrante de la religion kongo. Mais si nous examinons le vocabulaire kikongo moderne, nous retrouvons la même terminologie religieuse et la continuité est frappante.

Les arts sont le reflet de la culture. Mais rien ne survit des arts de la représentation, tels que la musique, la danse, l'art oral⁵⁸. En revanche, des objets d'art ont survécu au Kongo, parallèlement à de nombreux textes les concernant. Fabriqués pour symboliser des différences de classe (art vestimentaire par exemple)⁵⁹, des notions politiques (emblèmes, objets de cérémonie) et des concepts religieux (art chrétien, objets de divination, statues d'ancêtres et d'esprits, masques), ces objets étaient commandés par la cour, l'Église catholique, les dirigeants des villages et de cultes villageois, et même par les chefs de famille.



19.15. Ruines de l'ancien palais de l'évêque de Mbanza Kongo (São Salvador), de 1548, photographiées en 1955.

[© Museum national de l'Angola, Luanda.]

57. A. C. Gonçalves, 1980; L. Jadin, 1961; J. Cuvelier, 1953, ont donné les sources connues.

58. T. Obenga, 1981.

59. Bas-reliefs et pictogrammes furent réunis notamment sur les épées de cérémonie et sur les couvercles d'ustensiles en poterie de la région située au nord du fleuve.

Quoique l'étude des arts kongo d'un point de vue historique n'en soit qu'à ses débuts, il s'en dégage de manière frappante une continuité d'éléments stylistiques, alliée à un dynamisme des formes qui assimile les nombreuses influences européennes. Ainsi, on retrouve la décoration géométrique entrelacée à angles aigus sur un emblème royal d'avant 1553 (une trompe en ivoire), sur des tissus de 1650 à 1800 environ et sur des vanneries, des tambours et des nattes du XIX^e et même du XX^e siècle. Ou encore un motif caractéristique de la sculpture du XIX^e siècle figure déjà sur le blason kongo du début du XVI^e siècle. L'influence européenne fut forte et se manifesta dans l'introduction d'une architecture en pierre (églises et palais), de symboles du pouvoir (épées, couronnes, drapeaux, vêtements) et surtout d'objets religieux (médailles, Agnus-Dei, statues, crucifix et peintures — un peintre espagnol travailla au Kongo avant 1650). On a attribué presque toutes les caractéristiques des arts kongo, surtout de la statuaire et des arts graphiques, à l'influence chrétienne. Mais tant en sculpture qu'en art graphique, ces assertions restent sans fondement, les données tendant à démontrer le contraire.

Ainsi, on a négligé jusqu'ici les manifestations de l'art graphique ancien dont survivent des dessins rupestres de différentes périodes. Au XVII^e siècle, nous trouvons, à côté de dessins stylisés, une série de pictogrammes manifestement dérivés de l'écriture et qui sont à l'évidence une expression de la culture populaire. Les lettres ont été employées comme symboles et transformées. Cet usage du pictogramme perdura et se mélangea à la production décorative géométrique. Cela est évidemment un acquis inspiré par l'introduction de l'écriture. Mais à côté de ces dessins, une tradition figurative plus variée continuait d'exister, comme en témoignent les bas-reliefs narratifs et les peintures murales des XVIII^e et XIX^e siècles.

La sculpture produisit d'abord de nombreux objets chrétiens, crucifix et poignées de cannes surtout, mais aussi statues de saints. Et l'on y retrouve des éléments du canon des proportions européen. Mais la stylisation alliée au réalisme kongo s'y manifestent dès le début. Au fil du temps, le canon européen est graduellement ramené à un canon que l'on retrouve dans la sculpture ordinaire et dont le plus ancien exemple connu date d'avant 1694.

Les artistes ont utilisé une très grande variété de matière (cuivre, ivoire, bois, pierre, céramique, fibres, tissus) et ont appliqué leur art sur les objets les plus divers, jusqu'aux ustensiles de cuisine. Les premières chroniques vantent déjà les tissus de raphia kongo, brodées ou travaillées en velours. Même le clergé les utilisa pour se tailler des vêtements sacerdotaux, en supplément de ceux qu'il importa, d'Italie notamment, et desquels les artistes kongo s'inspirèrent. La sculpture d'objets du culte de l'ancienne religion fut défendue, combattue et les œuvres détruites à différentes époques, notamment sous Afonso I^{er}, Garcia II et par Kimpa Vita. Mais la demande pour ces objets, notamment pour le *kimpasi* sous Garcia II, ne se tarit jamais. La plupart des sculptures chrétiennes furent faites avant 1700 et nombreuses sont celles qui sont parvenues jusqu'à nous. L'influence de l'Europe se fit sentir également dans la fonte d'épées d'apparat et la fabrication d'étendards brodés de blasons et de symboles.

L'art kongo rayonna vers le nord et l'est du XVI^e au XVIII^e siècle. La diffusion des masques dits « blancs » du Gabon a son origine dans les mas-



19.16. Masque ndongo du Loango.
[Rijkmuseum voor Volkenkunde, Leyde.]

ques du Kongo du Nord et a sans doute accompagné l'expansion du Loango, surtout au XVII^e siècle. La technique de fabrication du velours de raphia fut transmise par la route de l'Okango vers l'est et fut le précurseur des « velours du Kasai », kuba notamment. Il semble bien que des éléments d'art kongo gagnèrent également les Amériques⁶⁰.

Le XVIII^e siècle : les régions du Nord

Au XVIII^e siècle, l'organisation de l'Afrique centrale occidentale fut entièrement modifiée : les réseaux commerciaux prirent le pas sur les États. Au déclin des États correspond celui des anciennes classes dominantes, tandis qu'une classe marchande les remplace ou les complète. Nous avons déjà vu que deux réseaux de traite des esclaves coexistaient : l'un, portugais, s'étendant de l'Angola au Brésil, l'autre au nord, domaine d'autres puissances européennes, mais où le commerce sur terre restait fermement entre les mains des Africains.

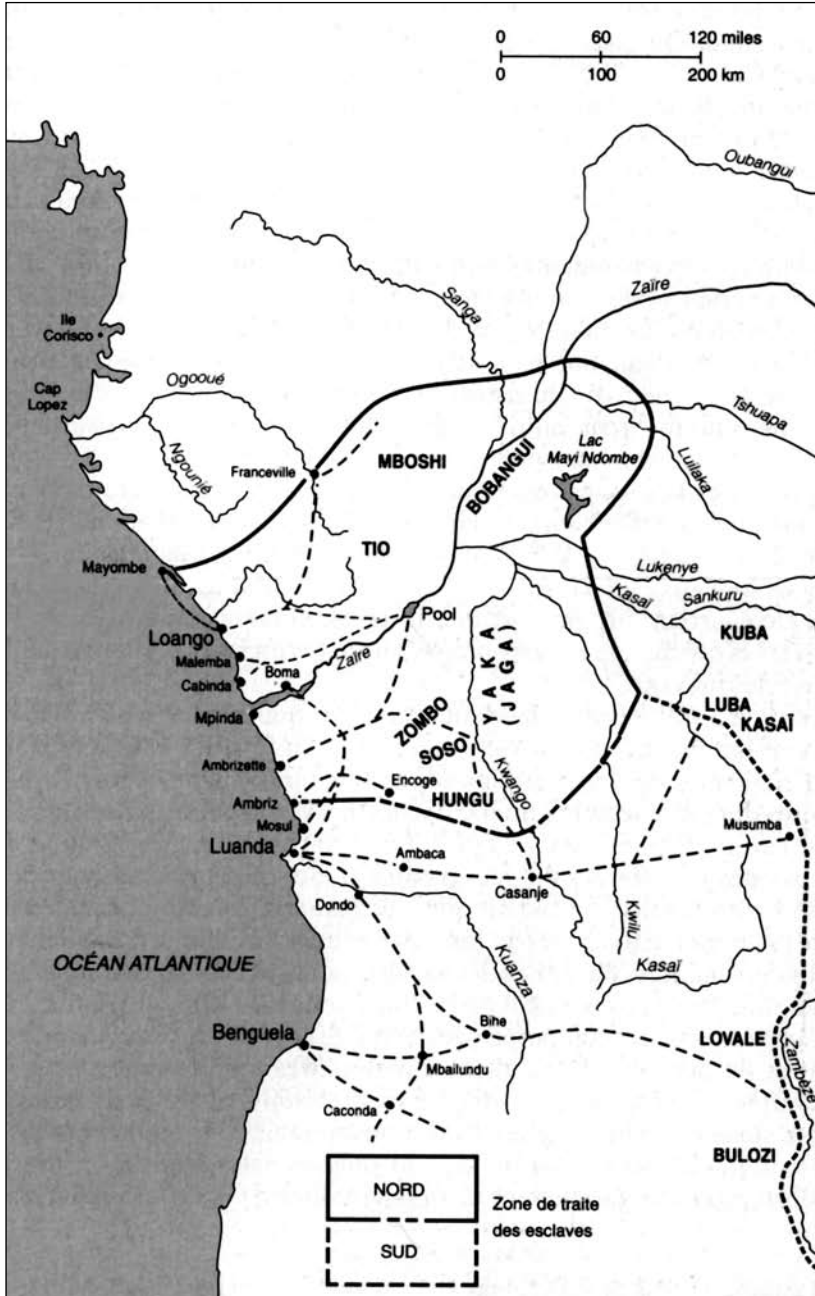
Ce commerce des régions du Nord, de la côte de Loango, était alimenté par des compagnies qui finançaient tout le commerce triangulaire. Les Néerlandais, par exemple, étaient représentés par la Compagnie des Indes occidentales, dont les capitaux provenaient de tous les États des Pays-Bas, de l'Allemagne septentrionale et des pays de la Baltique. À chaque étape de ce commerce intercontinental, une concurrence acharnée opposait les nationalités et les compagnies européennes les unes aux autres, et faisait monter les prix même plus que la demande accrue d'esclaves aux Antilles et en Amérique du Nord ne le fit. Ceci entraîna une expansion du commerce et des routes commerciales, les esclaves venant à être exportés de plus en plus loin. Cette demande progressa de façon régulière de 1665 à 1755 environ, puis se mit à croître de façon démesurée pour atteindre son maximum d'intensité entre 1755 et environ 1797, date à laquelle les guerres européennes mirent une fin provisoire à la traite des esclaves⁶¹.

Le premier centre du commerce se situa d'abord à Loango puis, après 1750, il se déplaça à Malemba. Vers 1780, Cabinda était le port le plus fréquenté mais il fut supplanté par Borna, situé dans l'estuaire du Zaïre, après 1800. Les marchands européens louaient des entrepôts dans les ports et y échangeaient leurs marchandises contre des esclaves, par l'intermédiaire des courtiers, les *mercadores* de 1700 qui prirent ensuite des titres locaux, comme celui de *mafouk*⁶². Le courtier était indispensable car les systèmes monétaires n'étant pas identiques, il fallait convenir de valeurs d'échange. Pour ce faire, on établissait une unité de marchandise, le paquet, correspondant à une unité de valeur en esclaves, l'esclave type étant l'adulte de sexe masculin. On discutait d'abord de la valeur du paquet et de sa composition. Celle-ci se divisait

60. R. F. Thompson et J. Cornet, 1982, p. 141-210.

61. P. D. Curtin, 1969; J. C. Miller, 1983, p. 146-151; P. E. Lovejoy, 1983, p. 46-54.

62. Voir R. F. D. Rinchon, 1929 et 1964, pour des cas concrets; N. Uring, 1928, p. 26-28, pour les *mercadores*.



19.17. La traite des esclaves en Afrique centrale au XVIII^e siècle (d'après J. Vansina).

en trois parties : la première était faite de fusils et de poudre, la deuxième de tissus et la troisième de marchandises diverses, surtout en métal (coutellerie, bassines de cuivre, etc.). Une fois un accord obtenu sur le paquet, on négociait l'échange de personnes, évaluées par rapport à la valeur de l'esclave type, contre des marchandises évaluées par rapport à la valeur du paquet standard. On pouvait substituer d'un commun accord un type de marchandise à un autre, par exemple, une partie des tissus à des perles ou des miroirs ou une qualité de tissu à une autre. L'Européen calculait en fonction du prix d'achat des marchandises en argent européen. Le courtier calculait en fonction des monnaies en cours sur la côte et à l'intérieur. La monnaie de raphia, toujours en vigueur vers 1700, fut remplacée par une monnaie en tissus importés au cours du XVIII^e siècle, mais qui n'était pas partout acceptée à l'intérieur des terres pour toutes les marchandises. Les perles, par exemple, étaient des objets de parure à Loango mais une monnaie d'échange à Manianga et une monnaie d'appoint au Pool. Outre les frais d'achat, le marchand européen devait payer des taxes et offrir des cadeaux au roi local et au notable responsable du commerce européen. Le courtier, lui, touchait une forte commission sur le prix de vente des esclaves qui était remis aux propriétaires des esclaves par l'intermédiaire du chef de caravane.

Environ un million d'esclaves et de petites quantités d'ivoire, de cuivre et de cire furent exportés au XVIII^e siècle⁶³ tandis que les tissus et les armes formaient le gros des importations. On estime que 50 000 fusils par an furent importés durant la seconde moitié du siècle, avec la poudre correspondante, et la quantité d'aunes de tissus devait être encore plus élevée⁶⁴.

Les caravanes étaient dirigées par des guides qui entretenaient des relations institutionnalisées (en tant que « camarades ») avec les dirigeants des centres commerciaux situés le long des routes. C'étaient d'habiles négociateurs en matière de droits de passage et ils avaient une connaissance approfondie des grands marchés de l'intérieur du pays, tel celui du Pool. Les caravanes étaient composées de ces guides et d'une multitude de gardes armés et de porteurs. Elles allaient parfois très loin, voyageant de nombreux mois, et consacraient parfois toute la saison des pluies à l'agriculture vivrière sur le chemin de l'aller. Elles transportaient non seulement les produits européens mais aussi du sel, du poisson salé et séché et des marchandises produites localement, notamment les bijoux de Loango. En cours de route, elles pouvaient acheter d'autres produits locaux pour les revendre ailleurs, pratiquant ainsi une espèce de cabotage terrestre.

La principale route reliant les ports au Pool où débarquaient les esclaves provenant du fleuve et de ses affluents. Des transporteurs spécialisés en vinrent à former des ethnies, la plus connue étant celle des Bobangui qui abandonna la pêche pour le commerce et dont le réseau commercial s'étendait de l'Oubangui au Kwa à partir du milieu du XVIII^e siècle. Ces

63. D'après les chiffres de P. D. Curtin, 1969, et de P. E. Lovejoy, 1983, 982 000 esclaves furent embarqués entre 1660 et 1797.

64. P. Martin, 1970, p. 153. Cette estimation, confrontée aux calculs de van Alstein, semble un peu élevée, mais les chiffres sont de l'ordre de dizaines de milliers par an (voir R. F. D. Rinchon, 1964).

transporteurs fluviaux participaient aussi largement au commerce d'autres produits, puisque la navigation fluviale permettait profitablement d'embarquer des marchandises pondéreuses de valeur réduite. Aussi le fleuve et ses affluents furent-ils le théâtre d'un commerce intense de poteries, de poisson, de nattes, de nourriture, de bière, de bois rouge et d'autres denrées achetées ici et vendues là, ce qui favorisa les spécialisations régionales. Cette zone de la traite des esclaves avait atteint l'Oubangui, la basse Tshuapa et les régions proches du lac Mayi Ndombe bien avant 1800⁶⁵ et continuait de s'étendre parallèlement à l'accroissement de la demande en esclaves. Nous ne savons rien de son extension le long de la Lukenye, du bas Kasai et du Kwilu, mais il semble que ces rivières ne furent pas vraiment touchées par ce trafic, et nous en ignorons la raison. Un embranchement de la route du Pool flait vers le nord du Congo, en passant par la Franceville actuelle, jusqu'aux pays Mbeti et Mboshi et concurrençait, en matière de traite des esclaves, la voie fluviale qui remontait l'Ogooué. D'autres routes caravanières sillonnaient le Kongo, atteignant Matamba et Casanje sur le haut Kwango, les Vili étant concurrencés ici par des transporteurs régionaux dont les plus connus furent les Zombo et les Soso. À partir de 1750 environ, la capitale du nouvel État yaka du Kwango devint un pivot de la traite des esclaves où affluaient les captifs des campagnes militaires incessantes que les Yaka menèrent au-delà du Kwango⁶⁶.

La traite des esclaves septentrionale était tellement lucrative, par rapport à celle de l'Angola, qu'elle repoussa les limites de celle-ci vers Luanda et Casanje, ce qui provoqua des opérations militaires portugaises contre le port de Mosul (plus tard Ambriz) et conduisit à l'occupation d'Encoge (1759), au Kongo central, puis de Cabinda, en 1783. Les Portugais en furent chassés par une escadre française appuyée par des forces locales. En somme, les solutions militaires ne réussirent pas à arrêter la progression du trafic le long de la côte du Loango.

Nous commençons seulement à connaître les effets de la traite des esclaves et ignorons encore beaucoup ce qu'ils furent d'un point de vue démographique notamment: un million d'esclaves signifie peut-être près de deux millions de personnes arrachées à leurs foyers⁶⁷, dont un tiers de femmes⁶⁸, et même si elles provenaient d'une aire immense, il est vraisemblable qu'une

65. R. Harms, 1981; E. Sulzmann, 1983. On en retrouve des traces sous forme de chopos provenant du Westerwald (en Allemagne occidentale) et datant du XVIII^e siècle, qui furent retrouvées entre Ruki, Mayi Ndombe et Mbomboyo.

66. Sur les Yaka, voir M. Plancquaert, 1971; J. K. Thornton, 1981*a*, p. 5 et 8; D. Birmingham, 1966, p. 148-152.

67. À cause de la mortalité sur les routes et dans les baraquements. Les chiffres pour l'Angola donnés par J. C. Miller, 1979, p. 103, note 90, indiquent une mortalité de deux tiers avant l'embarquement. Ces chiffres sont exagérés et la traite était plus mortelle en Angola que sur la côte septentrionale, notamment sur les routes. Doubler les chiffres des exportations n'est certainement pas exagéré et reste sans doute en dessous de la réalité.

68. H. S. Klein, 1972, p. 914. Ceci s'applique à la traite en général mais vaut pour l'Angola au XIX^e siècle et pour l'ensemble de la traite néerlandaise. Les chiffres relatifs aux enfants (p. 903-905) étaient d'environ 5% pour cette zone.

réelle chute démographique s'ensuivit dans l'ancien Kongo et au Mayombe, même si nous sommes incapables d'en estimer l'importance. Ailleurs, ce fut surtout l'accroissement démographique de la population qui fut ralenti.

En revanche, les effets économiques de la traite sont mieux connus. Au nord du Zaïre, une vaste portion du territoire se constitua en un ensemble aux spécialisations régionales complémentaires. Ici, on produisait du raphia, là du tabac, là du vin de canne à sucre, là de l'ivoire, là encore des produits alimentaires, des objets en fer, des poteries, des canots, etc. Ceci entraîna un appauvrissement technique dans chacune de ces parties. Les Tio, par exemple, abandonnèrent la fonte du fer, la fabrication de canots et, en partie, jusqu'au tissage et à la poterie, car ils trouvaient que c'était avantageux de les importer des régions avoisinantes. Mais la vitalité économique de l'ensemble allait en grandissant, favorisée notamment par l'essor de la batellerie.

Les effets sociaux et politiques de la traite des esclaves furent spectaculaires. Les courtiers et les notables responsables de ce trafic acquièrent une importance sans cesse croissante dans les cours de Loango, de Ngoyo et de Kakongo, et purent s'entourer d'une suite nombreuse, grâce aux richesses qu'ils avaient acquises, supplantant ainsi l'ancienne noblesse liée à la maison royale. Les pouvoirs royaux en souffrirent. Au Loango, le conseil royal présida au remplacement de la noblesse d'extraction par ces notables, les titres étant vendus au plus offrant par le roi. Le système de succession s'altéra⁶⁹ et ce furent les conseillers qui élurent le roi et qui favorisèrent de longs conseils de régence. Il advint que vers ou avant 1750, la lignée royale s'éteignit. Six factions se disputèrent le trône, mais le *kitomi* royal réussit finalement à imposer un roi neutre au prix d'un affaiblissement radical de son pouvoir. Peu après, la nouvelle lignée royale se scinda et la royauté devint si faible qu'après 1787, on ne nomma plus de roi. En outre, les provinces éloignées comme le Mayumba firent sécession à partir de 1750.

Le Royaume tio connut également des difficultés. Les grands seigneurs commerçant à leur compte s'étaient enrichis et adoptèrent une nouvelle idéologie qui légitimait leur sécession. Ce pouvoir spirituel, centré sur un talisman, le *nkobi*, pouvait se passer du soutien d'esprits terrestres. À partir de 1780 environ, l'État tio fut en proie à une guerre civile et ne s'en remit que vers 1830. L'idéologie *nkobi* servit de justification à une série impressionnante de nouveaux chefs qui prirent le pouvoir ou incorporèrent à leur propre juridiction la région s'étendant de Makoua, à l'ouest des plateaux teke (*kukuya*), jusqu'à Tsayi, région située près de la route de Loango au Pool.

Dans le bassin du moyen Zaïre, l'extension de la traite des esclaves raviva les mouvements de population, toutefois limités, et les hostilités tant dans la région du Mayi Ndombe que plus au nord, tandis que de fortes concentrations de population commencèrent à se former sur le fleuve, aux points de passage obligés, qui devinrent des villes marchandes au XIX^e siècle⁷⁰. Entre Loango et le Pool, enfin, une immigration de nobles kongore supplanta les

69. P. Martin, 1970. F. Hagenbucher Sacripanti, 1973, quoique confus, le confirme et donne des détails.

70. J. Vansina, 1983b, p. 112-113.

villages teke, notamment dans la région des mines de cuivre de Mindouli. Mais à côté de petites chefferies, ce furent surtout des villages autonomes qui se multiplièrent sur l'axe Loango-Pool. Ces villages s'entendirent pour entretenir les marchés en commun par l'institution du tribunal du marché, les juges provenant des différents villages. L'association *lemba* cimentait leurs alliances.

Au Kongo même, la doctrine chrétienne et, surtout, l'Ordre du Christ auquel appartenaient les dirigeants formèrent la base de l'idéologie du pouvoir qui gravitait autour du roi, qui n'était qu'un *nkisi* suprême, et les anciennes missions, dirigées par leurs anciens esclaves. Les unités territoriales se fragmentèrent sans cesse (le syndrome kongo)⁷¹ parfois jusqu'au niveau du village. À l'est de Mbanza Kongo, on vit les transporteurs zombo adopter l'institution des juges de marché ou encore admettre le principe d'une rotation entre familles principales pour le gouvernement de petites chefferies comportant quelques villages seulement. Mais en même temps apparaissaient de grands clans, les *mvila*, structurés en lignages territorialisés. Ce réseau de clans devint le ciment unissant les villages autonomes, leur offrant un terrain à la fois d'entente et de compétition.

Ces transformations s'accompagnèrent de changements culturels importants. Le rôle des grands ancêtres — liés aux clans — s'accrut. Les cimetières et les églises, notamment de Mbanza Kongo, s'agrandirent. La notion de *zombi*, espèce de mort vivant⁷² se développa tout comme la confusion entre saints et grands ancêtres. L'enterrement des gens importants était encore assez simple vers 1700⁷³ mais, bientôt, il gagna en magnificence.

Le linceul disparut et fut remplacé par un emballage si énorme du cadavre qu'il fallut tracer des routes et utiliser des chariots pour emmener le corps au cimetière, du moins près de la côte. Au XIX^e siècle, le corps ainsi emballé se mit à ressembler à une poupée géante et un petit reliquaire fit son apparition. Les têtes ou bustes en bois posés sur ces sortes de cercueil au XVIII^e siècle se transformèrent en statues de bois ou de pierre, ou en monuments en céramique qui ornaient les tombes où l'on plaçait également de plus en plus d'objets importés et brisés⁷⁴. Ce fut dans la région de Boma et du Mayombe que prit naissance cette évolution. Au sud du fleuve, les stèles funéraires d'Ambriz en furent la contrepartie⁷⁵.

Les cultes collectifs thérapeutiques eurent partout de plus en plus d'adeptes. Le *lemba* était un de ces *nkisi* déjà ancien au Loango mais qui se transforma. Ce fut un *nkisi* de protection pour les élites qui pouvaient payer les droits d'entrée élevés. Quand un homme important tombait malade, le prêtre *lemba* venait le soigner. Pour guérir, il devait devenir membre initié de l'association, avec sa première épouse. L'idéologie du culte sacralisa les alliances entre familles des élites (le mariage, les membres de la cellule

71. S. Broadhead, 1971, 1979 et 1983.

72. Déjà mentionné en 1701 par N. Uring, 1928, p. 47.

73. *Ibid.*, p. 35-36.

74. R. F. Thompson et J. Cornet, 1982.

75. Museu de Angola, Luanda, 1955, n° 137-146 (Ambrizette), p. 86-87.



19.18. Pharmacie portative lemba (*nkobi*) en écorce, au couvercle orné d'un motif de pétales caractéristique, provenant de Ngoyo. Hauteur: 24 cm.

[Source: J. M. Janzen, 1982. Avec l'aimable autorisation de la Section d'ethnographie, Musée royal de l'Afrique centrale, 1980, Tervuren, Belgique.]

lemba), la légitimation des juges et chefs de parenté initiés et, indirectement, celle des tribunaux de marché. Différentes formes du *lemba* se développèrent après 1700, dont une à Haïti où le *lemba* Petro était le quatrième vaudou⁷⁶.

Le christianisme se maintint mais évolua. La rareté de prêtres étrangers ou locaux laissa l'initiative aux anciens aides des missionnaires, leurs esclaves et, à la cour, à l'entourage du roi. Les bas-reliefs d'Ambriz nous montrent des scènes de crucifixion où la lance est devenue un python, rappelant Mbumba ou Bomba, lié à la traite et aux richesses, tandis que des tambourineurs accompagnent la scène. La statuette chrétienne demeura et fut sans doute fabriquée au Soyo et à Mbanza Kongo, tout comme les crucifix, emblèmes d'autorité et, dans ce rôle surtout judiciaire, emblèmes du *nkangi* (le sauveur). D'autres types de croix furent créés, comme le *santu*, qui représentait les sortilèges liés à la divination par la chasse, utilisés pour découvrir la cause d'infortunes collectives. Telles étaient les deux faces d'un même culte officiel.

L'Angola au XVIII^e siècle

Comme on l'a dit, la traite des esclaves en Angola prit son essor bien avant celle du Nord. Orienté surtout vers le Brésil, le système était fractionné à l'extrême comparé à celui du Nord⁷⁷ puisque, avant 1730, y intervenaient : le marchand exportateur au Portugal, les courtiers au Brésil, les transporteurs maritimes, marchands d'esclaves à Luanda ou à Benguela, les caravaniers afro-portugais et les seigneurs et marchands africains qui vendaient des esclaves sur les marchés. La même compagnie pouvait contrôler plusieurs de ces éléments, mais il était exceptionnel qu'elle les contrôle tous, même dans le cas de ceux situés au Brésil et au Portugal. Chacun tentait d'éviter les risques et de maximiser les profits, le plus gros risque étant *o risco dos escravos* : celui de voir mourir les esclaves de malnutrition, de maladies non soignées et de mauvais traitements. Et toutes ces causes de mortalité n'étaient que le résultat d'économies sur la nourriture, la qualité des soins médicaux et la compétence des gardiens. Chaque partie du système tentait de rejeter la responsabilité et, donc, d'attribuer le droit de propriété des esclaves, sur une partie plus faible qu'elle. Les compagnies portugaises et brésiliennes étaient bien placées, les transporteurs maritimes, les marchands de Luanda et de Benguela ainsi que les caravaniers étaient les plus faibles. Ce sont eux qui tentèrent de diminuer les frais aux dépens des esclaves, ce qui entraîna une grande mortalité parmi ces derniers. J. C. Miller⁷⁸ rapporte une estimation de la mortalité : elle aurait été de la moitié des esclaves entre le marché d'achat et le port d'embarquement puis, ensuite, de 40 % à Luanda, en attendant l'embarquement.

76. J. M. Janzen, 1982.

77. Voir en particulier H. S. Klein, 1972 ; J. C. Miller, 1975*b*, 1979 et 1984.

78. J. C. Miller, 1979, p. 103, note 90.

Ces chiffres peuvent sembler exagérés, leur auteur étant un homme d'une compagnie pombaline en concurrence avec ce système entre 1770 et 1780, mais ils sont en fait plausibles. Les pertes en mer variaient suivant l'état de santé des esclaves embarqués et le degré d'entassement et oscillaient entre 10 et 15 % du total embarqué⁷⁹.

Le paquet, appelé *hanzo* en Angola, était fourni à crédit au caravanier, le liant à son commanditaire qui, de cette façon, pouvait calculer son approvisionnement en esclaves. Ce paquet se composait surtout de tissus de Goa ou d'Europe et d'eau-de-vie du Brésil, de sel local, de perles et parfois de quelques armes. Les frais des caravaniers (pour les porteurs surtout, qui étaient recrutés par les fonctionnaires de l'État à l'intérieur des terres, et pour la nourriture) étant importants et les risques qu'ils couraient élevés (attente au marché africain surtout et fuite et mort d'esclaves), ils se retrouvaient vite endettés et, de cette façon, totalement dépendants de leur créancier. Mais à partir de 1760 environ, les caravaniers commencèrent à vendre leurs esclaves à n'importe quel marchand de Luanda ou de Benguela et tentèrent de redresser leur situation avec les marchandises obtenues. Le commanditaire souffrit alors d'une perte sèche⁸⁰.

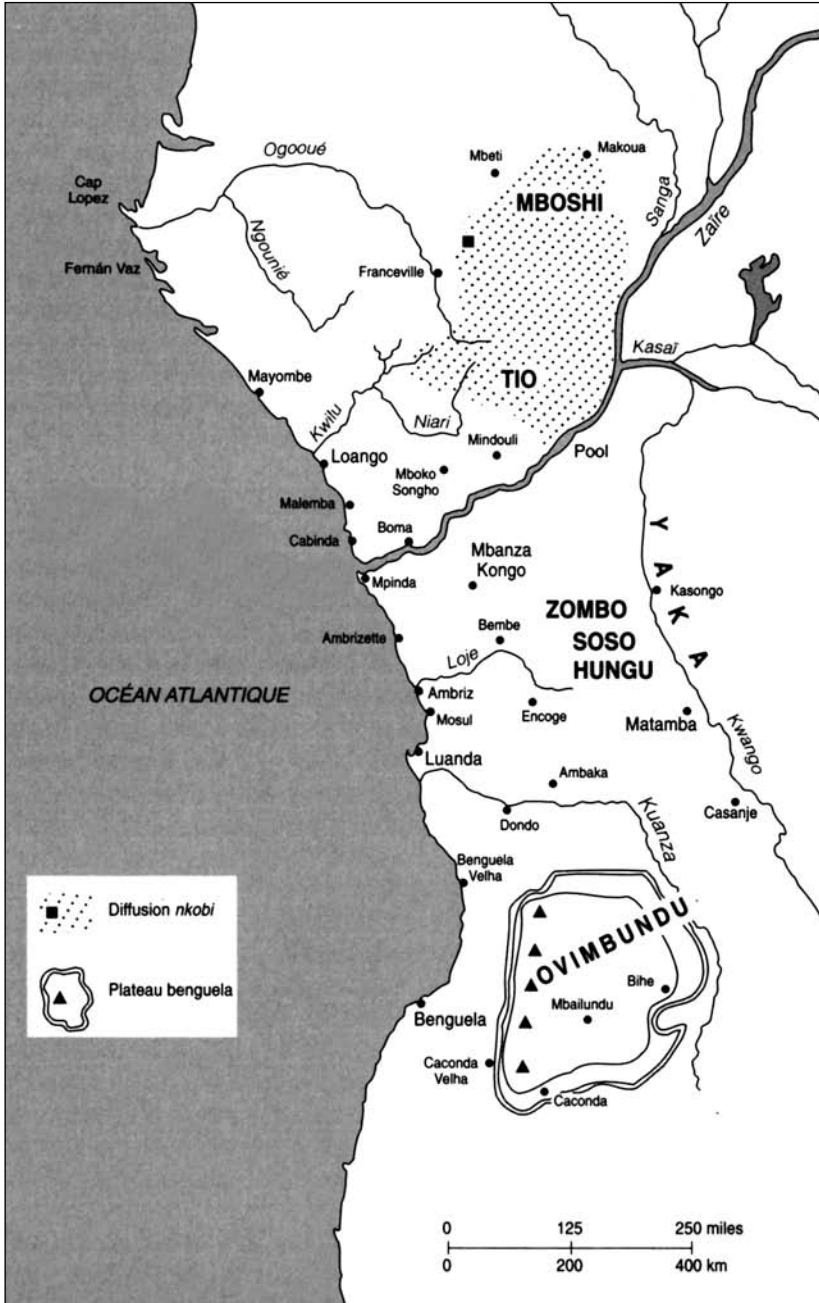
Après 1730, les compagnies métropolitaines portugaises revinrent à Luanda pour y vendre les marchandises européennes, les Brésiliens se retirant à Benguela. La concurrence entraîna l'arrivée de grandes quantités de marchandises et stimula la traite des esclaves. Les navires amenèrent également nombre d'immigrants pauvres, de condamnés de droit commun, d'aventuriers qui cherchaient à s'enrichir par la traite des Noirs, surtout en tant que caravaniers. Une lutte opiniâtre se déclencha entre *quimbares* et nouveaux venus. Ces derniers, en tant que marchands, avaient l'appui total des hautes autorités de Luanda, mais les *quimbares* jouissaient du soutien des autorités provinciales et, en général, de celle des chefs africains des marchés intérieurs. Ils luttaient contre les nouveaux marchands par la contrebande d'esclaves qu'ils revendaient aux Français, aux Anglais ou aux Hollandais et contre les nouveaux caravaniers en leur faisant payer des sommes exorbitantes pour leurs porteurs, vivres, transbordements fluviaux, etc., jusqu'au moment où ceux-ci se joignaient à eux, habituellement après avoir fait faux bond à leur commanditaire. Les Brésiliens et les *quimbares* réussirent non seulement à se maintenir à Benguela mais à augmenter leurs exportations d'esclaves au point que le volume en devint égal à celui de Luanda. Mais les compagnies portugaises réussirent, grâce à leurs capitaux et aux appuis administratifs dont elles jouissaient, à éluder le « risque esclaves ». Elles achetaient non pas des esclaves mais de l'ivoire ou des effets de commerce payables au Brésil⁸¹.

Au début du siècle, les gouverneurs soutenaient les Brésiliens. Plus tard, et surtout avec les réformes du marquis de Pombal en métropole, ils leur

79. P. E. Lovejoy, 1983, p. 47.

80. E. da Silva Correa, 1937; J. C. Miller, 1979, p. 90-91.

81. J. C. Miller, 1983, p. 141-151.



19.19. L'Afrique centrale occidentale au XVIII^e siècle (d'après J. Vansina.).

préfèrent les grandes compagnies de Lisbonne. Les jésuites, alliés des Brésiliens, furent chassés en 1660, et avec Francisco Innocencio de Sousa Coutinho (1664-1672)⁸² la métropole s'efforça vigoureusement de rétablir son hégémonie sur l'Angola. De Sousa Coutinho tenta de reprendre le contrôle des postes administratifs de l'arrière-pays, d'imposer des règlements pour la traite des esclaves sur les marchés de l'intérieur et de diversifier l'économie du pays. Ni lui ni ses successeurs n'y parvinrent. Les Afro-Portugais émigrèrent une fois de plus, principalement vers le plateau de Benguela où de massives campagnes militaires, à partir de 1772, ne réussirent qu'à accélérer l'émergence de deux grands royaumes, le Mbailundu et le Bihé, le second devenant notamment un havre pour les *quimbares*. Une nouvelle tête de pont du commerce vers l'intérieur du pays y fut créée et les caravanes atteignirent le haut Zambèze, en pays Lozi, avant 1794. Les esclaves étaient acheminés vers Benguela en évitant Luanda. Luanda continua à drainer les esclaves par le Royaume de Kasanje. Les Imbangala partaient en caravane vers le nord-est, atteignant le moyen Kasai et les Luba qui y habitaient avant 1755. Mais leur axe principal était la route de Casanje à Mussumba, capitale de l'Empire lunda.

Car l'Empire lunda prit forme pendant ce siècle. Des campagnes militaires incessantes ramenèrent des esclaves en grand nombre, tandis que des régions assujetties les tributs en esclaves affluaient à la capitale. Après 1750, l'Empire en vint à créer le Royaume de Kazembe sur le Luapula et à ouvrir des voies de communication avec Tete et Zumbo au Mozambique. Avant cette date, l'expansion vers l'ouest avait atteint le Kwango. Un capitaine y fonda le Royaume yaka entre 1740 et 1760, ce qui entraîna la fuite de milliers de Hungu au Kongo de 1761 à 1765⁸³. Ce grand État yaka occupa une bonne partie de la vallée du Kwango en aval du Kasanje et élargit son territoire de conquêtes vers l'est, en direction du Kwilu, d'où de nombreux captifs furent ramenés pour être vendus aux Zombo, aux Soso et aux Vili, mais aussi aux Imbangala et à des caravanes passant par Nkoje. Ces conquêtes et razzias provoquèrent, à la fin du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, des mouvements de population importants du Kwango vers le Kwilu, les gens fuyant devant les Yaka.

En Angola, l'emprise de la traite des esclaves était telle que, malgré les efforts de De Sousa Coutinho et d'autres, le pays ne put diversifier son système économique par manque de capitaux autres que ceux issus de la traite. La colonie continua de dépendre du Brésil sur le plan économique et, vers 1800, encore 88 % de ses revenus provenaient de la traite des esclaves avec le Brésil et un peu moins de 5 % seulement de l'ivoire envoyé au Portugal.

82. R. Delgado, 1948-1955.

83. Soit 1 032 000 esclaves également, d'après les chiffres de D. Birmingham, 1966, P. D. Curtin, 1969, H. S. Klein, 1972, et P. E. Lovejoy, 1983. Voir aussi J. C. Miller, 1975*b* et 1979. 2 millions dans ce cas est certainement une sous-estimation. Le chiffre réel pourrait être plus près de 3 millions. Pour la démographie, voir J. K. Thornton, 1977*a*, 1977*b*, 1980 et 1981*b*. Il admet (1981*b*, p. 713) une diminution de la population, mais son modèle sous-estime le nombre de femmes (pour lui, un quart et non un tiers) et d'enfants (pour lui, aucun embarqué). Or ces chiffres sont cruciaux en matière de démographie.